

l'autorité

38e ANNEE — No 43

BEAUCEVILLE, 16 MAI 1953

Directeur: GERARD GINGRAS

Secrétaire de la rédaction: MICHEL ROY

10
cents

DANS LE GRAND NORD

Jusqu'aux limites de l'invraisemblable



Solitude

L'ATMOSPHERE alourdie d'un café à l'heure où commence la nuit. A une table nous buvions bruyamment, attendant de la minute suivante un miracle d'apaisement que le moment ne pouvait donner. La lumière répandait une moribonde influence. Les gens semblaient las et figés dans une nervosité malsaine. J'étais venue dans l'espoir d'une heureuse détente, échanger avec un ami des pensées plus intimes. Comme on aspire, une journée de chaleur suffocante, à s'allonger dans la verdure humide. Mais rien à cette heure n'avait de sens, comme une maille qui glisse à quelque mystérieux endroit désorganise l'unité du modèle. Il régnait un chaos quelque part, tel un abîme où naît le désespoir. Cela me parut une sorte de stupidité dans le malheur. Et je m'aperçus que je luttais contre elle.

A mesure que le silence augmentait en moi, comme un climat de solitude, je me détachais de cette démente extérieure. Peu à peu je rentrais en moi-même, comme en une maison de recueillement où aucune ambiance n'aurait pu me rejoindre. Ce fut une rupture lente et décisive. J'avais le cœur à vif comme quelqu'un qui arrache une partie de son être à la communion des autres. Petit à petit, dans une douleur qui se répétait, toujours croissante, jusqu'au moment de solitude. Alors je fus prise d'une joie sauvage et fière et je sentis que je portais un trésor qui n'appartenait qu'à moi seule. Je voulais l'emporter loin de ce lieu où la plus simple amitié devenait impossible. Je désirai partir avec le faix de ma solitude rejoindre le silence de l'univers vibrant.

Je quittai le café. Une brise chaude de printemps tardif me caressait doucement. Je m'entendis fredonner l'Hymne à la Joie de Beethoven. Je pensai à Miller pour qui l'univers de l'homme est en lui-même. Cet univers en flux perpétuel, où l'homme, qui se tient à part, "a été fait pour vivre dans un monde invisible né de sa propre souffrance." Je marchai longuement, recueillant de la nuit une saveur profonde.

Puis je décidai de revenir sur mes pas, retrouver l'ami qui m'attendait encore. La lumière du café reflétait un accent plus tragique. Les mêmes gens buvaient toujours.

A quelques pas de l'entrée, je l'aperçus. Il avait la tête appuyée au rebord de la table et paraissait dormir. Près de lui, un couple discutait. Je m'approchai. Lui, releva la tête et me regarda. A ses yeux, je sentis qu'il avait atteint sa propre solitude, et que rien ne pouvait plus le toucher que ce dernier vertige. Mon cœur se serra. Comme si m'allier un être en son ultime refuge rendait toute paix impossible. Je soutins son regard. Sa bouche souriait avec complicité.

Brusquement, il se leva. Et je me vis le suivre, n'importe où, comme l'ombre de moi-même que je ne pouvais fuir.

Suzanne BARDEAU

Si je n'écoutais que la modestie religieuse, je me refusais à publier quoi que ce soit. Les lecteurs peuvent s'imaginer que nous avons déjà un pied dans le ciel... et oublier que nous avons grandement besoin de prières.

D'autre part, va-t-on me croire facilement quand je dirai, par exemple, qu'il s'agit de camper sur la glace aux prises avec la tempête et 50 degrés (centigrade) sous zéro, sans geler à mort? Quand je dirai que l'on parcourt à la raquette, en un seul jour, une distance de 70 kilomètres et même plus, si le chemin est déjà battu?... Quand je dirai que l'on peut s'habituer à la vermine et dormir à peu près en paix malgré les assauts répétés d'une centaine de "grenadiers"?

Je néglige certaines autres petites misères qu'il faut avoir vues et vécues soi-même pour comprendre jusqu'où peut aller la résistance humaine. Ce qui paraît extraordinaire en pays civilisé est pour nous très ordinaire, presque du pain quotidien. Le tout est de s'acclimater.

Et le moral est excellent malgré tout!

Oh! certes, je dois bien l'avouer, il est des jours (ne vous en scandalisez pas) où le froid, la solitude, la faim (quoique plus rarement) nous pèsent, nous accablent. Il est des heures où l'assaut des souvenirs qui remontent du passé avec lequel on brisa en un jour d'intense émotion, mais aussi de joie conquérante, se fait violent, plus tentateur... Oh! la bonne petite vie facile que, naguère, il parut tout simple de sacrifier pour suivre l'appel de Dieu et des âmes sur les champs arides de l'apostolat!... Mais ce ne sont là que tentations passagères du "vieux gris" (le diable), que l'on a tôt fait de renvoyer dans son antre.

Où donc est ma maison?

Il y a deux ans et demi, à Franklin, sud-ouest du Grand Lac de l'Ours. Après les fêtes

de Noël, la plupart des Indiens ont regagné leur camp dans la forêt.

Le Jour de l'An, une bonne grippe m'échoit comme étreintes. Pour comble, la tempête de neige (poudrière) fait rage, s'engouffre par toutes les fissures dans ma petite hutte-chapelle... et dépose sur les "murs"

par
Alfred
GATHY
o.m.i.

intérieurs une épaisse couche de givre que la chaleur de mon fourneau, pourtant tout rouge, ne parvient pas à entamer. En dépit de tous mes efforts, je ne réussis pas à me réchauffer moi-même.

La grippe, un froid de loup... c'est déjà quelque chose. Et pourtant, *omne trinum perfectum*, plus que tout le reste, c'est la solitude qui me pèse. Une telle solitude... en ce Jour de l'An, si plein de souvenirs!

A cent mètres de chez moi, habite un trappeur blanc (protestant) qui, un peu avant Noël, s'est affreusement brûlé l'avant-bras. Chaque soir, je vais le soigner, désinfecter la plaie et renouveler les pansements. Aujourd'hui, oserai-je sortir?

Vers cinq heures, je n'y tiens plus. En route! Avec un bon vent en poupe, c'est l'affaire d'une minute. La joie de mon "client" est d'autant plus grande qu'il ne m'attendait guère par cette bourrasque et que, lui aussi, avait le marasme de se trouver seul. Quelle bonne cause, tandis que je remplis mes fonctions d'infirmier!... Puis, comme sa maison est plus chaude que la mienne, il m'invite avec insistance à partager ses couvertures pour la nuit.

Volontiers j'accepte. Mais j'y songe... En sortant tout à l'heure

de chez moi, j'ai oublié d'éteindre ma chandelle... et mon chandelier est un vulgaire morceau de bois. Si je ne rentre pas immédiatement, tout va flamber. Sans hésiter, je repars...

Comme un géant formidable, le vent me saisit et me précipite dans la neige. Je parviens néanmoins à me relever, et j'essaie d'avancer tant bien que mal en m'aidant de mes mains autant que de mes pieds... Mais où donc est ma maison?... Je rampe à gauche et à droite... Rien... Je dois être pourtant bien près... Peu à peu je m'énerve, m'inquiète, n'osant m'aventurer trop loin de crainte de m'égarer davantage.

Blotti dans la neige, je tâche de calmer mes nerfs, de m'orienter... "Mon Dieu, aidez-moi!"



Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, venez à mon secours!"

Si je criais?... Si j'appelais?... Peine inutile: la rage du vent étouffera ma voix, personne n'entendra, personne ne répondra!... Je sens mes forces diminuer, je ne lutte plus que faiblement contre l'angoisse qui m'étreint et le froid qui m'engourdit... Encore un petit effort!... Quelques enjambées suprêmes... et je me trouve soudain à côté d'un de mes chiens, couché dans la neige, à deux pas de ma porte... je suis sauvé... Mon Dieu, merci!

souffrir de la faim et, quels que soient les caprices du thermomètre, on a un "chez soi" suffisamment chaud pour les dédaigner.

Par-dessus tout, il y a, à Norman, pour retremper les énergies et remonter les cœurs défaillants, une petite chapelle, un tabernacle où Jésus demeure et donne audience à toute heure du jour et de la nuit.

J'arrivais à Franklin le mercredi, 23 décembre. Le lendemain, veille de Noël, j'entendis les confessions. Mais voici qu'un peu avant minuit arrivent de Mac Vicar Arm, poste situé à

Noël au grand Lac de l'Ours

Un an s'écoule. Nous voici en décembre. Départ de Norman, poste central de mission auquel je suis rattaché. Norman où s'est introduit depuis peu un semblant de civilisation moderne: on y retrouve T.S.F., service de poste aérienne (six courriers par an), détachement de police... et un grain de confort. Là au moins, on ne risque plus guère de

150 kilomètres environ, à l'est de Franklin. L'un d'eux m'annonce que sa mère, gravement malade, était quasi mourante à son départ du camp, et qu'elle désirait vivement me voir.

On le voit: c'était un cas urgent. —J'irai, répondis-je. J'irai au plus tôt. Attends-moi après la messe de minuit: j'aurai à te parler. Quelques confessions encore... Et puis minuit!... Minuit heure solennelle... Oui, solennelle, même et surtout ici. Ah! Noël parmi les Indiens, et dans la pauvreté! Pour moi, le Noël le plus débordant de poésie et de ferveur est celui que je célèbre dans mon abri du grand Lac d'Ours: pauvre cabane, autre Bethléem! Une table, sur laquelle j'ai fixé ma chapelle portative, devient l'autel du sacrifice. Dans un coin, une caisse, entourée de papiers gris simulant des rochers, représente l'étable où, dans une crèche minuscule, repose l'Enfant-Jésus entouré de la sainte Vierge et de saint Joseph. Ni bergers, ni moutons, ni boeuf, ni âne... mais ne sommes-nous pas là une bonne centaine pour tenir lieu de tout?

Mes "paroissiens", mes bons Indiens, sont des gens frustrés et simples comme ceux qui suivent Jésus, et comme étaient sans doute les bergers de Bethléem. Ils ont bien dû se presser un peu pour trouver place, mais peu importe, tous sont rayonnants. Pensez donc! Plusieurs parmi eux ont franchi plus de 200 kilomètres pour assister à la fête!

Deux moribonds... à 150 kilomètres!

Après la messe de minuit: —Ton camp est loin, Tipi? (Pierre). —Oui, deux nuits (trois jours de marche). —Peut-on s'y rendre en une nuit? —Duyé (difficile). —Duyé! disent en choeur quelques Indiens.

—Difficile, mais peut-être pas impossible! D'ailleurs le temps presse. Sois prêt dès ce soir. Nous partirons dans la nuit.

En effet, la nuit suivante, à minuit, je commençais le saint sacrifice. Déjeuner, derniers préparatifs, puis le signal traditionnel: "Marche!"

Nos chiens sont en bonne forme, ce qui nous permet, de temps à autre, de prendre place sur le traîneau. Oh! pas pour longtemps, car les provisions de chaleur sont vite épuisées. Il faut courir pour en faire de nouvelles.

Vers midi, un court arrêt. On fait le thé, on casse la croute... puis de nouveau, en avant!

A neuf heures du soir, au pied des Montagnes d'Ours, à plus de 80 kilomètres de Franklin, notre point de départ, on s'arrête enfin pour le campement de la nuit.

Le repos n'est pas long. Le lendemain, dimanche, à deux

NOUS publions cette semaine la première tranche du carnet de route du Révérend Père Alfred Gathy, O.M.I. qui, pendant 24 ans, a sillonné les déserts de glace et de solitude du Grand Nord canadien.

Attaché au Vicariat du Mackenzie, le Père Gathy séjournera parmi nous jusqu'en juillet alors qu'il doit regagner ce monde aride et lointain qui est devenu le sien.

Le missionnaire complètera son récit dans le prochain numéro.

LEGENDES: A gauche, le Père Gathy chaudement vêtu contre les rigueurs de l'hiver nordique; ci-haut, une indienne fumant la pipe; au centre, la croix plantée sur la colline dominant la mission indienne de Yellowknife; en bas, une religieuse traînant son traîneau chargé et, en bas à droite, un loup surpris par la caméra.

heures du matin, nous étions debout et reprenions la course. Que les premiers kilomètres furent durs à couvrir! Qu'il fallut du temps pour se dérouiller les jambes et les réhabituer à la manœuvre!... Enfin, de nouveau, nous filons bon train... nous filons si bien qu'à huit heures du soir nous arrivons au camp. Nous avions gagné presque un jour.

Grâce à Dieu, les malades sont toujours en vie. Joie de tous à la vue du Père! Joie de la moribonde surtout. Elle git là, dans un coin d'une misérable tente: son visage squelettique émerge d'un fatras de haillons sordides. Tout à côté d'elle, un enfant, une petite fille de quelques jours... qui n'a même pas la force de pleurer comme on sait le faire à son âge. Deux belles âmes qui n'attendent plus que leur passeport pour le ciel.

...Je t'absous... confession, extrême-onction.

...Rose-Thérèse; je te baptise...

(à suivre la semaine prochaine)



Au royaume de l'enfance

L'art de parler aux enfants

DEPUIS 5 ans, il est une émission radiophonique que tous les enfants de la province (et de la ville) ne manquent jamais d'écouter. Tante Lucille s'exécute en effet, tous les samedis matin, sur le réseau français de Radio-Canada. "S'exécuter"... voilà bien le mot qui convient, car Mme Lucille Desparois ne se limite pas à la narration des contes qu'elle écrit à l'intention des plus jeunes. Durant 15 minutes, Tante Lucille incarne tous les personnages qui se succèdent, empruntant les voix, imitant les bruits, reproduisant l'ambiance dans laquelle se situent les fées ou les petites histoires qu'elle puise dans la grande Histoire.

Mme Lucille Desparois a commencé cette série (l'une des seules qui ne soient pas interrompues durant l'été) en 1948 à Radio-Canada. Jadis, on l'entendait à CHLP, à l'époque de Noël.

Aujourd'hui, elle reçoit 10,000 lettres par année de ses jeunes auditeurs, soit quelque 500 par semaine, lettres qu'elle ne manque jamais de lire, une à une, scrupuleusement. N'y trouve-t-elle pas son inspiration ?

S'adresser aux enfants suppose certaines qualités que fort peu d'individus possèdent vraiment. On songe à Guy Maufette dont nous avons déjà souligné, ici même, l'étonnante vitalité et qui, comme tante Lucille, pénètre dans le royaume de l'enfance avec une apparente facilité. Nombreux sont les adultes que les enfants terrifient à cause de leur spontanéité, de leurs gestes imprévisibles, de leur besoin de vérité... Quoi qu'il en soit, Mme Desparois, comme Guy Maufette, mais d'une façon qui lui est personnelle, doit bien savoir parler aux enfants puisque les enfants l'écoutent religieusement, rien qu'avec elle, s'émeuvent avec elle... Il faut bien la juger aux résultats qu'elle produit. C'est le meilleur critère. Le seul.

Aussi, veut-on connaître les moyens qu'elle emploie. Récemment, Mme Desparois, nous confiait son expérience. Et tandis que je l'écoutais, il me semblait

qu'elle m'entraînait dans cet univers exclusif où d'innombrables bambins lui ménagent l'accueil que l'on réservait à la Fée des Étoiles, voilà si longtemps.

Et voilà qu'elle me donne cette réponse toute simple, un peu déconcertante : "Il suffit de

s'approcher d'eux; il faut leur parler très simplement, ne rien compliquer. C'est ainsi que je parviens à être leur vraie tante. On m'invite à devenir la tante de Pierrot, de Jacques et de Francine. On me considère de la famille. On m'envoie du sucre

d'étable, des dessins, des cadeaux de toutes sortes, des invitations..."

Et elle ajoute ceci qui m'éclaircit davantage :

"C'est un art de parler aux enfants, un art qui exige beaucoup de patience et une certaine technique. Ainsi, j'ai recours

à l'onomatopée : il faut qu'un coup de bâton soit vraiment un coup de bâton. Je sais qu'ainsi les enfants vont réagir. On ne peut pas tromper les enfants ! Bref, je fais cette émission pour que les enfants soient heureux ! C'est là ma seule ambition". Pour connaître les goûts de son vaste auditoire invisible, Tante Lucille lit toutes les lettres qu'elle reçoit. "Ce sont, dit-elle, les enfants eux-mêmes qui me tiennent là..." Voici maintenant que ces mêmes enfants la réclament à la télévision. C'est une façon comme une autre d'obliger Radio-Canada à prendre les mesures nécessaires pour qu'il devienne possible de "visionner" Tante Lucille...

Dans l'intervalle, Mme Desparois se dit enchantée de son réalisateur, M. Guy Beaulne, un "collaborateur précieux", et nous ajoutons : consciencieux.

Toujours pour les enfants, Tante Lucille a publié. Et ses livres se vendent à un rythme inusité. Chez Granger, depuis 1944, à la cadence de 4 par année, à un tirage moyen de 20,000 exemplaires chacun, elle a fait paraître des "contes pour enfants" qui se comparent avantageusement à ceux que l'on trouve en France et en Belgique. Du reste, une maison d'édition hollandaise envisage de les publier. Membre de l'Association des écrivains pour la jeunesse, elle entend fournir quelques précisions : "Je ne me considère pas comme un écrivain. Je suis l'amie des jeunes, une raconteuse..."

Le rôle que joue si bien Mme Desparois nous apparaît d'autant plus capital si l'on considère que notre peuple a grand besoin de poésie...

PETITS CONSEILS

Lorsque votre enfant souffre d'un écoulement chronique du nez, de rhumes de cerveau fréquents, ou éprouve quelque difficulté à boire au sein, c'est qu'il souffre des adénoïdes. Un des symptômes les plus manifestes est la difficulté de la respiration par le nez.



Chaque samedi matin, depuis bientôt cinq ans, les plus jeunes auditeurs du réseau français de Radio-Canada se penchent religieusement sur l'appareil pour entendre les contes de Tante Lucille. Interprète convaincante, elle sait toujours retenir l'attention des enfants. Elle a aussi publié des recueils de contes qui remportent un grand succès en librairie.

Le Moine et la toupie

Un conte pour enfants⁽¹⁾

PETITS enfants, c'est à votre intention que j'ai écrit ce conte. Depuis longtemps déjà son sujet me trotte par la tête mais comme je me méfie beaucoup du goût des grandes personnes et que, en général, je m'adresse plus particulièrement à elles, j'hésitais à le raconter. Pour que je m'y décide enfin, il a suffi d'un songe.

Figurez-vous que, en effet, j'ai fait un rêve cette nuit. Dans ce rêve, vous le croirez ou non mais la chose est véritable, je me suis subitement trouvé à face avec le petit bonhomme que j'étais, il y a de cela déjà de nombreuses années. Sur le coup, je demeurai interdit. L'enfant que je fus et qui me faisait maintenant face dans un décor tout blanc remarqua vite mon émotion. Ainsi me dit-il de sa petite voix douce :

— Pourquoi cet étonnement ? Qu'y a-t-il de si étrange à ce que tu me retrouves ? M'as-tu donc à ce point oublié ? Ne te souviens-tu plus de moi ?

Je devais avoir l'air très niais car il éclata de rire à mon nez et s'écria :

— Ah ! comme tu fais une drôle de tête ! Il faut que tu aies bien changé, mon pauvre, pour que notre rencontre te cause un si vif émoi !

Puis, mordillant ses lèvres et fronçant les sourcils à la façon des grandes personnes lorsqu'elles réfléchissent gravement, il se tut pour reprendre tristement quelques secondes plus tard :

— Je viens de dire la vérité. Si tu te sens à l'instant même plus stupéfait que joyeux, il est donc vrai alors que, comme les autres hommes, toi aussi tu aies changé. Moi, je suis resté le même. De te revoir là devant moi ne me provoque nulle surprise. J'en suis heureux. Tout simplement.

Il mit les mains dans ses poches, fit la moue, baissa la tête et, avant de continuer sa route, il ajouta :

— Je croyais que, toi, tu aurais la mémoire plus longue.

Alors je vis deux petites larmes couler sur ses joues.

Reprenant mon sang-froid, je le saisis vivement par le bras afin qu'il ne disparût point dans la brume. Car je n'ai pas à vous apprendre combien vite nos rêves s'évanouissent ! Fort heureusement, je l'attrapai à temps.

Je m'assis dans les hautes herbes qui bordaient le chemin et je le pris sur mes genoux. Je lui expliquai que, loin de l'avoir oublié, j'avais très souvent regretté son départ. "Que veux-tu, il faut bien grandir, lui disais-je, et se résigner, qu'on le veuille ou non, à quitter une partie de soi-même à mesure que l'on avance en âge." Mais il ne semblait pas comprendre.

Il me regardait avec de petits yeux méfiants et déçus. Il avait l'air de dire : "Tout cela est bien faux. Même lorsqu'on grandit, il faut rester soi-même et ne pas changer."

Je ne me trompais pas car voilà bien ce qu'il pensait. En effet, un peu gêné par la persistance de son regard braqué sur moi, n'y tenant plus, je lui demandai timidement :

— Tu m'aimes moins parce que je suis grand ?... Ce n'est pourtant pas ma faute, petit, si ma taille s'est allongée et si, au même rythme, mon esprit a mûri. Je trouve tout naturel que, toi, tu sois resté le même qu'autrefois puisque tu ne vis plus que dans ce rêve et que dans ma pensée. Mais, moi, songes-y bien, c'est en ce monde que je respire encore aujourd'hui et la chose serait vraiment fort mal vue s'il fallait que, devenu homme, j'agisse comme un enfant.

Alors, le petit bonhomme plongea au fond de mes prunelles un long regard tout chaud d'une grave tendresse. Puis d'une voix plus douce que le gazouillis d'un

oiseau et à la fois plus triste que le chant du cygne, il me livra, la mort dans l'âme, son dernier message d'amour :

— Non, je ne t'aime pas moins, dit-il, mais je croyais que toi, tu m'aimais davantage. Je pense que l'on doit changer quand c'est pour le mieux mais qu'il faut être bien sot pour agir ainsi quand c'est pour le pire. Parce que tu as grandi, pourquoi m'as-tu oublié ? Quelle loi t'obligeait à me laisser si loin derrière toi ? Depuis nombre d'années, nous nous revoyons pour la première fois. Et encore faut-il que ce soit les fées de la nuit qui aient favorisé notre rencontre ! Sans ce rêve qui nous enchanterait, peut-être ne nous serions-nous jamais retrouvés. J'ai le cœur tout chagrin de penser que tu m'as abandonné dans les replis les plus obscurs de ton âme. Je te connais bien, tu sais. Puisque je suis toi lorsque tu étais petit, comment pourrais-tu en être autrement ?... Parce que tu es un homme aujourd'hui, tu ne songes qu'à des choses tristes ; à ces choses qui n'ont plus de rapport avec la vie et qui la privent de tout sens véritable. Maintenant, toi, tu ne penses qu'à la guerre pendant que moi, de mon côté, je ne pense encore qu'à l'amour.

Et le petit bonhomme que j'étais autrefois laissa glisser sa tête sur mon épaule et il enroula ses bras autour de mon cou. Mes enfants, je vous le dis, j'en perdis la tête et, ayant fermé les yeux, j'eus pour un instant l'illusion d'avoir changé de place et je crus que j'étais cet enfant assis présentement sur les genoux d'un grand frère et je me voyais enrouler mes bras autour de son cou. Cela ne dura pas longtemps car le petit me demanda :

— Te souviens-tu du mécano ?

L'enfant que j'avais été me rappela vite que je ne lui ressemblais plus. Il continua :

— Et du train électrique ? et des blocs de pierre ? et du grand tapis rouge dont tu te recouvrais lorsqu'on jouait au magicien ?... Te souviens-tu de la vieille tante Graziella avec son grand sac de cuir jaune et usé tout rempli de jouets les jours de Noël ?... Te souviens-tu ?... te souviens-tu ?

par
Pierre Dagenais

Ah ! si je me souvenais, mes petits !... Trop bien ! Hélas, trop bien !

Alors, comme il semblait mélancolique, je lui demandai :

— Que veux-tu que je fasse pour te faire plaisir ?

Il ouvrit de grands yeux. Des yeux... des yeux si beaux ! Puis il murmura :

— Raconte-moi une histoire comme maman faisait autrefois pour nous endormir !

J'allais commencer lorsque... oh ! comme la vie peut être idiote parfois, mes enfants !... J'allais commencer lorsque j'entendis des sons vagues dans ma tête, puis les images s'embrouillèrent et... j'ouvris les yeux.

Un autre de mes rêves qui s'effaçait !

Pas tout à fait cependant car cette histoire, que je n'ai pas eu le temps de dire à l'enfant de mon songe, je vais vous la conter à vous. Et, entre nous... chut !... au nez des grandes personnes.

Il y avait, dans une boutique de jouets, un moine et une toupie.

Le premier, fait de bois et de forme ovoidale, coiffé d'un béret marin trop petit pour couvrir entièrement sa tête, était penché sur le côté et laissait paraître son petit pied d'acier qui ne reluisait pas beaucoup cependant car on ne se souciait guère de le frotter souvent pour qu'il scintille vu que le reste de sa personne ne brillait d'aucun autre éclat.

La seconde, au contraire, rayonnait d'une grande beauté. Dans une boîte bleue toute tapissée de papier de soie blanc, hautaine, elle se tenait droite sur sa longue et fine jambe dorée, gonflait tant qu'elle pouvait son corsage multicolore et s'élevait le cou comme pour bien se convaincre de sa supériorité et aussi pour mieux voir comme on la contemplait.

Le hasard avait voulu qu'ils fussent placés l'un à côté de l'autre.

Et, comme les beaux jouets sont babillards, la toupie parlait beaucoup. Douée d'une voix douce et musicale, comme il eût été agréable de l'entendre si, par bonheur, elle avait été charitable et bonne. Mais, hélas ! quel méchant langage que cette peste de toupie ! Elle s'était proclamée reine de son petit monde, prétendant être première danseuse de ballet et meilleure cantatrice que ses sœurs et ses cousines. Aussi regardait-elle le pauvre moine du haut de sa grandeur et ne manquait jamais de l'insulter lorsque l'occasion se présentait.

Le moine la laissait dire sans broncher. Philosophe et sage, il connaissait les vertus du silence.

Un jour, une petite fille et un petit garçon accompagnés de leurs parents vinrent à la boutique. On leur permit de choisir chacun le jouet qu'ils préfé-

Les animaux et l'enfant

BIEN rares sont les enfants qui ne sont pas attirés, spontanément, par les animaux. N'encourage-t-on pas, d'ailleurs, ce penchant en les comblant, dès leur plus jeune âge, de jouets représentant des bêtes ? Leurs premières images, leurs premiers livres ne sont-ils pas la plupart du temps consacrés à des héros revêtus de plume ? Les jardins zoologiques, qui en principe sont destinés aux travaux pratiques des savants naturalistes, ne sont-ils pas, au moins autant, des réductions de Paradis terrestre pour les petits ?

Cependant, si la majorité des parents approuve et encourage une assez libre fraternisation avec nos humbles compagnons, il en est qui la redoutent et la combattent. Il faut fuir les chiens, ils mordent ; les chats, ils griffent ; les habitants de la basse-cour, ils sont sales ; etc...

Certes, il convient d'entourer les premiers rapports et les rapports familiaux des jeunes enfants avec le monde animal d'un certain nombre de précautions. Le chat le plus doux doit être écarté des tout-petits, car il peut — c'est un accident malheureusement assez fréquent — les étouffer en se pelotonnant sur leur frêle poitrine. Il n'est pas non plus absolument indispensable qu'un bébé embrasse à pleine bouche son ami le chien, se fasse débarbouiller par lui à grands coups de langue, ou partage avec lui la même assiette. De même l'enfant doit être averti aussitôt que possible que tous les animaux n'aiment pas à être saisis à l'improviste, touchés sans avertissement, et qu'il y a avec eux certaines façons d'agir.

Ceci, qui relève du simple bon sens, étant acquis, la familiarité avec les "jouets vivants" est à notre avis très recommandable. Elle éveille, chez l'enfant à qui l'on confie la garde totale ou partielle de son animal favori, un certain sens de la responsabilité. Le chien, le chat, le cobaye, la souris blanche ou le canari ont besoin qu'on les nourrisse, qu'on veille à leur propreté, pour le premier nommé au moins, qu'on les promène ; il n'est pas mauvais que leurs jeunes maîtres soient chargés de ces besognes. Certains enfants s'en acquittent à merveille. D'autres, moins bien... Le comportement des enfants vis-à-vis des bêtes, et surtout de celles qui leur sont confiées, fournit des indications beaucoup plus nettes sur leurs tendances caractérielles que leur comportement vis-à-vis des jouets inanimés. Ils ont l'occasion de montrer de l'exactitude, de la persévérance, de la patience, du dévouement, ou au contraire de la négligence, de la légèreté, de la dureté, de l'égoïsme. Disons

tout de suite à l'honneur de la gent enfantine que dans la majorité des cas les qualités sus-nommées l'emportent sur les défauts.

Mais il peut arriver qu'en dépit du désir des parents de ne pas exclure leurs enfants du commerce des animaux, les circonstances s'y opposent : le cas est fréquent dans les grandes villes. "Où la volonté existe, le moyen existe aussi", dit à peu près un proverbe anglais. Nous pouvons citer un exemple. Un petit garçon de Paris rêvait, mais en vain, d'avoir un animal "à lui". Ses parents n'auraient pas mieux demandé que de le satisfaire, mais le moyen, alors qu'ils habitaient un appartement exigü, travaillaient tous deux au dehors, et ne pouvaient envisager d'ajouter un membre à quatre pattes à leur famille ? Cependant ils menaient souvent leur fils au Zoo de Vincennes. Un jour que l'enfant s'était arrêté devant un enclos où paissaient des biches et des cerfs, il eut une surprise ravie : un petit faon était né, qui faisait ce jour-là ses premiers pas au dehors. Il fut évidemment baptisé "Bambi" par le petit garçon, et sa mère, prise d'une inspiration subite, s'écria : "Je te le donne !"

— Comment, fit l'enfant, c'est vrai ? Tu peux ? Nous allons l'emmenner chez nous ?

— Non, nous n'allons pas l'emmenner, car il serait malheureux, et d'ailleurs il a besoin de rester avec sa mère. Mais je te le donne tout de même. Tu sauras qu'il est à toi, ce sera notre secret. Nous viendrons exprès pour le voir. Nous lui apporterons, spécialement, des bonnes choses. Et je suis sûre qu'il comprendra très bien et qu'il te connaîtra bientôt.

Ainsi fut fait. Désormais, la première visite du petit garçon, dans le grand jardin, était pour "son" Bambi. Le petit faon, qui grandissait, le reconnaissait-il vraiment, ou gardait-il la mémoire des gâteaux, des carottes, des feuilles de salade que le petit bonhomme lui apportait régulièrement ? Toujours est-il qu'il accourait au premier appel, avant les autres membres de sa gracieuse tribu. Le gardien attaché à son service, brave homme comme le sont généralement les employés de tels établissements, avait lui aussi fini par connaître le petit "maître" de Bambi. Il racontait d'intéressantes histoires sur son protégé. Et un jour, jour d'orgueil et de gloire, il le prit par la main et l'introduisit dans l'enclos, pour lui permettre de caresser "Bambi".

Mais nous avons aussi parlé des plantes. Au fond du cœur de bien des citadins un paysan sommeille, et les enfants des villes ne font pas exception à la règle.

Marthe DESBUISSONS

La malicieuse ne se corrigeait point ni de sa vanité, ni de son insolence.

Un mois plus tard cependant...

Un mois plus tard, les choses n'allèrent plus si bien pour la première danseuse de ballet.

Elle constata d'abord qu'on la laissait seule toute la journée, car la petite fille allait à l'école et elle ne pouvait trainer avec elle sa grosse toupie de luxe. Au contraire, chaque matin, le petit garçon mettait son compagnon, le moine, dans sa poche et l'emportait. Ce qu'il devait en voir des choses tout le long du jour pendant qu'elle s'ennuyait toute seule dans son coin !... Elle se rendit compte aussi que sa robe n'était plus fraîche et étincelante comme autrefois. En effet, Comme elle s'était cognée souvent contre les meubles, cela l'avait fripée, tachée, et déchirée à certains endroits.

Une autre fois, sans le vouloir, on avait versé de l'eau sur sa tête ; ce qui lui fit attraper une fluxion de poitrine de sorte que maintenant sa voix était toujours enrrouée.

De ce fait, la petite fille semblait moins l'aimer. Ne restait-elle pas des jours et des jours sans venir lui demander de danser ou de chanter pour elle ?

Et voilà qu'elle logeait aujourd'hui dans la maison des jouets brisés !

Elle songe maintenant avec amertume au bonheur de son frère le moine qui, bien que modeste et pauvre et laid, continue toujours à faire la joie de son jeune maître et elle pleure sur son triste sort.

Petits enfants, la morale de cette histoire vous démontre qu'il vaut mieux toujours rester simple et elle vous apprend aussi que la vanité éloigne les amis et détruit la beauté.

(1) Ce conte, dont l'auteur a autorisé la publication en exclusivité dans notre journal, est extrait de **CONTES DE LA PLUIE ET DU BEAU TEMPS**. On trouvera prochainement le livre en librairie. (Éditions Cerise du Livre de France).

MON JOURNAL

15 AVRIL. — C'est sans doute être un incorrigible badaud que se procurer une nouvelle revue, dès qu'elle paraît; Je succombe immanquablement à la tentation. J'ai souvent raison de m'en repentir. Maurice Nadeau ne m'apparaît pas comme le grand critique de sa génération; il est néanmoins excellent et d'une belle probité. Son HISTOIRE DU SURREALISME est ce qu'on peut lire de plus intelligent et de plus mesuré sur ce mouvement très important, et rédigé par un homme qui nourrit pour Breton, Aragon (première manière), Desnos et les autres une vive sympathie. Donc, Nadeau lance une revue, LES LETTRES NOUVELLES. Les notes et rubriques sont d'une qualité supérieure aux "grands" textes. La Gazette d'Adrienne Monnier ajoute une voix calme et précieuse au chœur des témoins de la vie intellectuelle. On se demande toutefois si ces collaborateurs n'auraient pas enrichi de leur présence une autre publication; le danger est grand de la dispersion... et celle du public n'est pas la moins embarrassante à la fin du mois!

16 AVRIL. — Jean Désy parle aux finissants des diverses facultés et écoles universitaires. Ce n'est pas un discours solennel; c'est un discours — au sens de DISCURSUS — plein de substance et de moelle. Désy parle de bilinguisme; il parvient à être original en traitant d'un sujet qui ne l'est guère. A l'issue d'un repas, le premier bagouard venu veut nous convaincre de l'unité canadienne, de la prospérité capitaliste ou des avantages du bilinguisme. Ces propos en série n'intéressent pas notre conférencier; seul le retient l'essentiel. Son plaisir en faveur du bilinguisme ne relève pas de l'opportunisme politique; il se situe sur le plan de la culture intellectuelle. C'est ainsi qu'il devient convaincant.

17 AVRIL. — Mes relations avec la faculté de droit, où j'ai passé trois ans, sont aussi cordiales que lointaines. Mon plaisir est d'autant plus vif d'y retourner ce soir, à la demande d'un groupe d'étudiants. On a choisi cinq invités qui ont fait un usage différent de leur diplôme: un avocat en pleine activité, un professeur, un avocat d'un groupe syndical, une jeune femme à l'emploi de l'O.N.F. et un journaliste. La confrontation des points de vue est intéressante, du moins pour ceux qui les expriment! Après cet échange d'opinions, il y a un commun dénominateur qui ressort nettement: même si nous nous sommes engagés dans des voies diverses, nous nous accordons tous à reconnaître la valeur éminente de la formation juridique. Nos jeunes auditeurs en sont-ils convaincus? C'est autre chose. Parmi eux avaient pris place le Père Louis Lachance et le vice-doyen Maximilien Caron, qui opinèrent du bonnet. A les regarder, on aurait été

tenté d'esquisser une thèse sur les relations profondes du travail intellectuel et de la cavité prématurée.

18 AVRIL. — C'est jour d'élection au Cercle des Journalistes. Les membres sont venus beaucoup plus nombreux que les années précédentes. Un signe d'intérêt. Même si je n'ai pas l'occasion d'y venir plus d'une fois par six mois, je me réjouis de ses succès. C'est une marque de solidarité professionnelle à laquelle ne veulent se soustraire les journalistes attachés à leur métier. L'élection à la prési-

par
**Roger
DUHAMEL**

dence ne réserve aucune surprise, elle confirme le souhait général. Dès les débuts du Cercle, Gaëtan Benoit a été un travailleur acharné, ne repoussant pas les besognes les plus ingrates; c'est bien à son tour d'occuper le fauteuil du président. La grande salle du sous-sol du Mont-Royal retentira de son rire sonore et de ses expressions truculentes.

19 AVRIL. — En lisant l'excellente biographie qu'Eleanor Ruggles a consacrée à Edwin Booth, je me fais cette réflexion que le théâtre anglo-saxon n'aurait que vivifié si Shakespeare n'avait pas existé. Qu'il y ait d'autres écrivains dramatiques anglais, et de belle qualité, c'est l'évidence même. Il est également évident que les troupes américaines du siècle dernier, sur le Broadway comme dans les principaux centres des Etats-Unis, n'affichaient à peu près que les pièces du grand Will. On n'imagine pas l'équivalent dans aucun autre pays. Pensons-nous à une troupe qui ne jouerait presque exclusivement que Racine? Sa carrière serait de courte durée.

20 AVRIL. — L'ami Roger Champoux ne perd jamais une occasion d'être agréable pour ses confrères. Comme il est aussi Léon Franque, c'est-à-dire un connaisseur avisé de la production cinématographique, on peut être d'avance assuré, quand il lance une invitation pour une séance privée, qu'il ne nous convie pas pour voir un navet. Son goût est excellent et il nous fait partager ses trouvailles. Il y a plusieurs avantages à ces représentations en comité intime: le film, bien entendu, mais aussi des fauteuils confortables, la faculté de fumer, l'absence de la buraliste et des placiers et la satisfaction de voir aujourd'hui ce que tout le monde verra demain (parfois!).

21 AVRIL. — Je reçois une invitation à remercier Jean-Louis Gagnon qui doit prononcer une conférence au Ritz un soir de mai. J'ai deux bonnes raisons d'accepter.

Tout d'abord, il y a une bonne dizaine de fois que je le remercie dans des circonstances analogues; je dois commencer à avoir la technique! Le seul inconvénient, c'est qu'il me faut m'ingénier à trouver les mots qui feront fleurir un sourire d'approbation sur les lèvres de sa blonde Hélène; difficile gageure, mais la récompense vaut amplement l'effort! Et puis, il y a aussi ce fait que Jean-Louis Gagnon doit nous entretenir de Louis Francoeur. Ceux qui, comme moi, ont bénéficié de la sympathie cordiale et simple de Francoeur à l'aube de leur carrière ne l'ont jamais oublié. Il nous arrive encore souvent, entre intimes, d'évoquer son image, de rappeler l'un de ces mots et de se dire: Comme c'est curieux, cette année, Francoeur aurait soixante ans! N'en doutons pas, il serait demeuré le même, goguenard sans méchanceté, impitoyable aux imbéciles et indulgent aux faibles, puisant dans sa prodigieuse érudition les petits articles en trois ou quatre paragraphes dont l'un parlait encore le lendemain du jour qu'ils avaient paru. La gloire, pour un journaliste, ce n'est jamais le lendemain!

22 AVRIL. — Il y avait longtemps que je n'avais croisé Pierre Dagenais. Quand il n'était que metteur en scène (d'excellente classe) et acteur (convenable), nos relations étaient superficielles et charmantes. Aujourd'hui qu'il est devenu écrivain, il a ajouté à ses dons ceux de l'agressivité. De prime abord, on demeure paillard, mais à la réflexion on s'occupe fort bien de la transformation. Sa toute neuve paternité littéraire — je parle de son recueil de contes et non de ses pièces qui n'ont brulé qu'aux feux de la rampe — l'a doté du complexe de l'assurance. Je trouve cela sympathique, d'autant plus volontiers que n'ayant pas encore lu le livre, je n'ai aucune raison valable de ne pas croire d'avance au chef-d'œuvre. Au demeurant, Dagenais est assez intelligent pour ne pas se rendre jusque là. Ce qui m'amuse beaucoup, c'est la reconnaissance qu'il voue à Grignon de sa préface. Je n'ai lu qu'elle, jusqu'à maintenant, et cette brève corvée m'a éclairé sur le niveau intellectuel de son auteur en 1953. Il n'a guère évolué, le bonhomme de Sainte-Adèle, et Séraphin non plus. Tous jours les mêmes rengaines, toujours les coups d'épée dans l'eau, toujours la même langue râpeuse, toujours les mêmes outrances verbales dissimulant sa profonde pu-billicité, toujours les petites caudales d'une touchante maladresse. Un bon bougre, au fond, qui a eu la faiblesse de croire ceux qui le prenaient au sérieux.

23 AVRIL. — Nous sommes quatre journalistes à interroger Albert Béguin, pour le compte de la télévision. Deux d'entre nous sont profondément engagés dans la partie; les deux autres (le correspondant du MONDE et moi) sont passablement indifférents à ces querelles. Il n'en va pas ainsi pour Gérard Pelletier, qui serait prêt à troquer le petit catéchisme de la province de Québec pour une collection complète de la revue ESPRIT (même usagée...), et pour Julia Richer, qui mène à NOTRE TEMPS le bon combat de la bonne presse en faveur de notre bon peuple respectueux de ses bonnes traditions. Rien de tragique ne s'est passé, parce que Pelletier est supérieurement intelligent et sait fort bien que le lieu est mal choisi pour mousser ses préférences idéologiques, et parce que Julia Richer est une femme d'un grand savoir-vivre et qu'elle sait pouvoir se reprendre à l'aise dans son journal. Béguin, dans tout cela? Eh bien, il n'y a à vrai dire que lui. C'est un esprit d'une admirable lucidité et un homme d'une affabilité attachante. Il ne blâse pas sur ses idées, il les exprime clairement, mais il est de trop grande taille pour descendre jusqu'à l'ironie malicieuse de ses émules canadiens. Il est vrai que, lui, il a des arguments et qu'il sait les exposer. Ce qui le dispense aisément de la vanité satisfaite.

24 AVRIL. — Si vous voulez "la" reconstruire... J'ai connu, il n'y a pas si longtemps, le dernier ouvrier qui avait construit la Tour Eiffel. Il en était légitimement fier. Aux ateliers Eiffel, à Levallois, les plans de la Tour existaient encore en vraie grandeur, sur mille feuilles de papier mesurant 1 m. x 0 m. 80. — Si la Tour était détruite, a déclaré M. Robert Salles-Eiffel, nos ateliers seraient prêts à la reconstruire!... Elle a, du reste, été "calculée" avec une telle perfection que l'emploi des aciers spéciaux, inconnus au temps de Gustave Eiffel, n'apporterait sans doute pas grand allègement.

Eiffel fut avant tout, un "bâtisseur de ponts"... de ponts métalliques, s'entend. Avant lui, on ne savait pas calculer les grands ponts en fer; les piles verticales, en fonte, rappelaient — référence parler! — des descentes de W.C. Une de ses premières œuvres fut le grand pont en fer de Bordeaux; un ouvrier tomba dans la Garonne et Eiffel, tout habillé, plongea pour le repêcher. Puis vinrent les admirables "ponts en arc", celui — déjà hardi — du Douro, au Portugal, et surtout le célèbre pont de Garabit, près de Saint-Flour, en Auvergne. Jours émuants, où les deux moitiés de l'arc géant, construites en l'air, s'avançaient progressivement l'une vers l'autre, retenues par des câbles! Un coup de vent violent, comme il y en a dans ces gorges de la Truyère, aurait provoqué une effroyable catastrophe... On connaît la réponse de Gustave Eiffel aux critiques; elle est digne d'Alexandre: — Il n'y aura pas de vent!

Tour Eiffel: suicide interdit!

Eiffel disait: "La Tour a la forme d'un solide et "meilleure résistance", c'est celle que je donnerais à une pile de pont haute de 300 mètres, si j'avais à la construire". Voilà d'où vient la forme particulière de la Tour Eiffel, "épatée" à la base, tendue comme une flèche dans sa partie supérieure.

La Tour pèse 7,000 tonnes; si on la faisait fondre et qu'on étalât le métal en une plaque occupant exactement le carré formé par ses pieds, cette plaque n'aurait que six centimètres d'épaisseur. Elle a été construite avec des

Le roman du manteau fourré

par Adolphe Nantel

Il y a des affaires renversantes au Palais. Nous vous en offrons une, des plus savoureuses, en grande exclusivité, et cinq honorables juges de la Cour d'Appel ont siégé pendant tout un jour, dans une affaire de manteau en rat musqué, qui doit être mité comme une passoire aujourd'hui, pour la bonne raison qu'il aurait été volé à maman Theodore Katuba, en septembre 1938.

Papa Katuba paye \$147.90 pour la soule fourrure, en 1938, heureux de donner à sa femme une marque d'estime parce qu'elle le rendait papa chaque année.

Le 18 janvier 1938 les époux Katuba revenaient de veiller lorsqu'ils découvrirent la porte cochère enfoucie. Vite ils pensèrent au manteau, laissé dans

la garde-robe. Pas plus de manteau que sur la main.

Ce n'est que le 20 janvier 1944 que papa Katuba apprit de son beau-frère, Demitro Kluz, que c'était lui le voleur. Il avait fait suivre le rat musqué pour se venger de querelles familiales.

Papa Kluz s'entêta à garder le manteau. Il fallut que papa Katuba institue une action en Cour Supérieure, en recouvrement, en se basant sur la maxime latine: "contra non valentem agere non currit praescriptio".

La valeur
Le procès était présidé par feu l'hon. juge Alfred Forest, de la Cour Supérieure, qui donna gain de cause à papa Katuba. Le tri-

bunal, sachant qu'il ne pouvait y avoir appel pour la banale somme de \$147.90 augmenta le prix de la fourrure dans son jugement et fixa à \$60 les dommages de maman Katuba pour la privation de son manteau pendant huit années.

Le juge Forest rejeta la défense de papa Kluz et nous pouvons lire ce qui suit dans son jugement. (C.S. 226,120):

"Les faits révélés à l'enquête ne sont point controversés. Le défendeur est seul à dénier la preuve accablante et circonstanciée offerte par le réclamant; Les parties en cette cause sont les deux beaux-frères. Le 25 janvier 1937, le demandeur a acheté à son épouse commune en biens un manteau de fourrure qu'il a payé \$147.90;

"Le 16 janvier 1938, vers 11 heures du soir, au retour d'un concert, le demandeur et son épouse découvrirent que des mal-fauteurs avaient croché la porte du logis et volé le manteau suspendu dans un placard;

"Le défendeur, qui venait souvent jusque-là chez son beau-frère, cessa complètement ses visites. En constatant cette éfraction, le demandeur fit rapport au capitaine de police de son quartier. Des recherches prolongées furent infructueuses;

"En 1943, le demandeur reçut un message écrit de Pierre Spack le priant d'aller le voir. Au cours de leur conversation, le demandeur fut informé que le manteau de sa femme avait été volé par le défendeur, Demitro Kluz. En effet, ce dernier lui avait confié un jour un paquet, d'environ 2 pieds et demi de dimension, avec prière de l'apporter chez lui. Quelques jours plus tard, sa femme, ayant ouvert ce colis, s'aperçut qu'il s'agissait d'un manteau de fourrure. Elle s'enquit auprès de Kluz de sa provenance. Ce dernier la pria de n'en parler à personne, parce qu'il s'agissait d'un manteau dérobé à Mme Katherine Katuba.

L'adresse et le numéro de la résidence de la victime furent révélés inopinément, pour la première fois, au mois de janvier 1944, à la fillette de Spack pendant qu'elle dansait avec celle de Katuba;

"L'épouse de Spack ne voulait pas garder cet objet dont la provenance illicite pouvait lui causer des ennuis. Elle en avisa Kluz qui le fit transporter chez une dame Basaglia, rue Moreau. Il insista pour le lui vendre moyennant une somme de \$185. Lorsqu'elle voulut savoir à qui appartenait ce précieux vêtement, il lui fit réponse que ce n'était pas de ses affaires;

"La version du défendeur est invraisemblable. Il se contente de nier péremptoirement tous les avancés faits par le demandeur et ses témoins. Il nous dit avec aplomb déconcertant qu'il ne s'est jamais emparé de ce manteau, ni n'a déposé de colis au domicile de Spack, ni offert ce vêtement en vente.

"Il est toutefois formellement contredit sur plusieurs points essentiels de sa déposition par des témoins désintéressés;

En dernière analyse, il cherche à tromper le tribunal en disant qu'il n'a jamais été incarcéré. Pressé de questions, en contre-interrogatoire, il avoua avoir déjà été condamné à un mois de prison et reçu trois coups de fouet à la suite d'un assaut grave commis sur la personne de sa femme;

"En tenant compte de son mauvais caractère et de sa tenue équivoque au procès, nous en venons à la conclusion qu'il n'y a pas lieu d'accorder la moindre crédibilité à la déposition de ce triste personnage."

C'est de ce jugement qu'il y a eu appel en l'an de grâce 1953.

Papa Kluz, s'est débattu comme un diable dans l'eau, bête pour alléguer que le manteau, au lieu de monter à \$257.90 aurait dû diminuer à \$100. Et l'hon. juge de première instance a erré grandement, en ajoutant les \$60 pour la "privation" du manteau pendant huit années. Maman Katuba pouvait aller voir un fourreur et s'acheter un autre manteau d'autant plus que son homme avait les moyens d'en payer le prix.

L'appel devrait être accueilli parce qu'en enlevant les \$60 et la perte de valeur pour avoir subi des ans l'irréparable outrage, le manteau ne valait plus \$200, somme qui ouvre les portes de la Cour d'Appel.

Mais oui, dans les affaires de moins de \$200 il ne peut y avoir d'appel.

Les cinq juges de la Cour d'Appel ont pris le tout en délibéré et leur arrêt, que nous guetons, sans piège à rat musqué, est attendu avec grand intérêt par les habitués du Palais.

Tél. Résidence: VE-6672
Bureau: BE-8646

CLAUDE MAILHOT
Docteur en Psychologie
DE
l'Université de Montréal

DOU

couronne tout

'CLIMATISÉE'

CLIMATISÉE, la bière Dou est protégée contre tous les écarts de température pendant sa fabrication... elle réunit ainsi le goût fin et toute la saveur des ingrédients de qualité supérieure qui la composent, pour vous donner le meilleur de la bière dans la meilleure des bières.

LUTTE PRÉSENTÉE PAR DOU

En quelques lignes

Il y a trente ans, lorsque le Canadien Pacific comptait quelque 13,093 milles de voies ferrées, le profit net de la compagnie était de \$36,301,691. L'an dernier, avec 17,018 milles de voies ferrées, la compagnie ne réalisait qu'un profit net de \$26,812,832.

La Tour Eiffel ne vaut rien pour les suicides

ON va repeindre la Tour Eiffel... grand événement parisien, surtout pour les étrangers!

"Paris, dit une chanson de bal musette, Paris, c'est la Tour Eiffel!" Grande vérité, à laquelle souscrivent des millions de touristes et d'admirateurs.

Les Américains disent que la Tour Eiffel est le plus haut monument "désintéressé" du monde. Elle n'est en effet dépassée que par le Chrysler et l'Empire buildings de New York hauts respectivement de 323 mètres et 384 mètres, qui sont des immeubles d'affaires, et n'ont rien, comme notre Tour, d'un symbole national.

Gustave Eiffel, père des ponts géants, a construit l'ossature de la statue de la Liberté, à l'entrée du port de New York. Chez nous, il a fait la Tour. Ainsi, aux deux extrémités de l'Atlantique, deux gestes français se répondent tous deux dirigés vers le ciel.

Si vous voulez "la" reconstruire...

J'ai connu, il n'y a pas si longtemps, le dernier ouvrier qui avait construit la Tour Eiffel. Il en était légitimement fier. Aux ateliers Eiffel, à Levallois, les plans de la Tour existaient encore en vraie grandeur, sur mille feuilles de papier mesurant 1 m. x 0 m. 80.

— Si la Tour était détruite, a déclaré M. Robert Salles-Eiffel, nos ateliers seraient prêts à la reconstruire!... Elle a, du reste, été "calculée" avec une telle perfection que l'emploi des aciers spéciaux, inconnus au temps de Gustave Eiffel, n'apporterait sans doute pas grand allègement.

Eiffel fut avant tout, un "bâtisseur de ponts"... de ponts métalliques, s'entend. Avant lui, on ne savait pas calculer les grands ponts en fer; les piles verticales, en fonte, rappelaient — référence parler! — des descentes de W.C. Une de ses premières œuvres fut le grand pont en fer de Bordeaux; un ouvrier tomba dans la Garonne et Eiffel, tout habillé, plongea pour le repêcher. Puis vinrent les admirables "ponts en arc", celui — déjà hardi — du Douro, au Portugal, et surtout le célèbre pont de Garabit, près de Saint-Flour, en Auvergne. Jours émuants, où les deux moitiés de l'arc géant, construites en l'air, s'avançaient progressivement l'une vers l'autre, retenues par des câbles! Un coup de vent violent, comme il y en a dans ces gorges de la Truyère, aurait provoqué une effroyable catastrophe... On connaît la réponse de Gustave Eiffel aux critiques; elle est digne d'Alexandre: — Il n'y aura pas de vent!

Tour Eiffel: suicide interdit!

Eiffel disait: "La Tour a la forme d'un solide et "meilleure résistance", c'est celle que je donnerais à une pile de pont haute de 300 mètres, si j'avais à la construire". Voilà d'où vient la forme particulière de la Tour Eiffel, "épatée" à la base, tendue comme une flèche dans sa partie supérieure.

La Tour pèse 7,000 tonnes; si on la faisait fondre et qu'on étalât le métal en une plaque occupant exactement le carré formé par ses pieds, cette plaque n'aurait que six centimètres d'épaisseur. Elle a été construite avec des

fers de longueurs marchande, au nombre de 15,000, réunis par deux millions et demi de rivets. La construction a coûté sept millions et demi de francs — francs, bien entendu — ce qui met le kilo de la Tour Eiffel à 1 fr. 05.

Deux mille personnes peuvent trouver place simultanément sur les trois étages de la Tour; aux heures d'affluence, elle reçoit cinq mille visiteurs à l'heure. Aux sportifs, elle offre 1,585 marches, pour monter du sol à la troisième plate-forme, à 278 mètres au-dessus de Paris. Plus haut que cette dernière, s'élèvent les arcades croisées qui soutiennent la cabine supérieure où se trouvait le célèbre salon privé de Gustave Eiffel; la télévision, locataire encombrante, est venue détruire ce vestige inattendu du passé.

Tous les ans, on enregistre, malheureusement, à la Tour Eiffel, plusieurs suicides. C'est un très mauvais monument à ce point de vue, car les corps restent accrochés dans les poutrelles et il faut requérir les pompiers pour les dégager. L'Arc de Triomphe n'est pas non plus à conseiller, à cause d'une grosse corniche dépassante; mais les humoristes, macabres, recommandent la colonne de la Bastille, où le trajet jusqu'au sol est rigoureusement direct.

Où, la Tour oscille!

Les travaux actuels de peinture dureront près d'un an, répartis sur des périodes de plusieurs mois. Ils s'effectueront entièrement au pinceau, à l'aide du classique "ouistiti", siège périlleux, suspendu dans l'espace au moyen de cordes. Les grandes poutres creuses, ou "arbalétriers", formant les arêtes du monument, sont de dimensions suffisantes pour que les peintres puissent se glisser à l'intérieur!

Sous l'effet des tempêtes, le sommet de la Tour se déplace; on a pu mesurer ce déplacement par des procédés optiques, au moyen de lunettes placées au sol: il est de dix centimètres. Le soleil, de son côté, agit en dilatant inégalement les arbalétriers, en sorte que la Tour, cadran solaire d'un nouveau type, "fuit" l'Astre du jour par un mouvement de valse! Le sommet décrit ainsi une courbe en forme de haricot — le creux du haricot correspondant à la disparition du soleil pendant la nuit — d'une amplitude de trente centimètres.

On a craint que ces mouvements devinssent inquiétants, à la suite des nouveaux aménagements hôteliers, passablement lourds, dont la Tour vient d'être chargée au niveau de la première plateforme. Un crédit a été voté pour refaire les vérifications nécessaires, qui n'avaient pas été faites depuis 1910. Cette mission a été confiée au Service Géographique de l'Armée.

Ajoutons que la Tour repose sur quatre gigantesques piliers souterrains, descendant à dix-huit mètres de profondeur plus bas que la Seine. Si un tassement de terrain venait à se produire, mettant l'équilibre de la Tour en péril, on y remédierait en introduisant — à la base des arbalétriers — dans une mâchoire en fer prévue à cet effet par le constructeur, des presses hydrauliques capables de redresser la Tour Eiffel!

Pierre DEVAUX

Voyagez par TRAIN



Faites un beau voyage

Vous profitez davantage de l'argent que vous coûtent vos déplacements quand vous voyagez par train. Vous pouvez alors vous allonger en toute sécurité dans un moelleux fauteuil à dossier inclinable. Vous abandonnez au mécanicien le souci de conduire. Vous vous reposez, contemplez à votre gré le paysage, savourez de délicieux repas, lisez, marchez, faites mille et une choses. Et vous arrivez à destination à l'heure, frais et dispos. Vos bagages, jusqu'à concurrence de 150 livres, sont transportés gratuitement jusqu'au terme de votre voyage. Les enfants âgés de 5 ans ou ayant moins de 12 ans voyagent à moitié prix. Ceux de moins de 5 ans et accompagnés voyagent gratuitement. Si vous le désirez, une voiture "auto-conduite" sera mise à votre disposition dès votre arrivée dans une ville importante.

Bureau des billets à Montréal, 384 ouest, rue St-Jacques — Tél. MA. 4731
Pour renseignements au sujet des tarifs et des heures des trains: MA. 3651



L'AUTORITÉ

Le plus vieil hebdomadaire de langue française de Montréal. Bureaux à Chemin 524, Édifice Canada Cement, Montréal (2e); tél.: Lancaster 8592. Imprimé à Beauveville par l'«Eclairer». Autorisé comme envoi postal de deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras.

Secrétaire de la rédaction: Michel Roy.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.

Démission du juge Paquette réclamée par les fonctionnaires

LES fonctionnaires municipaux viennent de se voir refuser par le Conseil d'arbitrage les augmentations de salaires qu'ils escomptaient. La réponse est nette et péremptoire: aucun compromis. Comme la grève leur est interdite, ils se trouvent placés dans une situation très difficile pour continuer la lutte. Ils peuvent, sans doute, compter sur l'appui de l'ensemble du travail syndiqué, mais cette aide se révélera probablement bien précaire: si nombreuses que soient les protestations des comités conjoints et des chefs syndiqués, la Ville de Montréal n'est nullement obligée de se rendre à ces revendications.

La grève demeurera toujours la seule arme efficace des organisations ouvrières; sauf de rares exceptions, la coopération entre le capital et le travail se présente encore comme une utopie et lorsqu'elle prend figure d'entente à l'amiable, c'est généralement qu'elle ne peut épouser d'autres formes et que l'une des deux parties est obligée de se rendre devant la force de l'adversaire. Les relations entre ouvriers et patrons tiennent davantage des lois de la guerre que du désir de coopération mutuelle.

C'est pourquoi, lorsqu'une union ouvrière ne peut se prévaloir du droit de grève, c'est le droit d'association lui-même qui se trouve le plus souvent compromis. Les revendications des ouvriers deviennent alors une simple prière que les employeurs sont libres d'exaucer ou d'ignorer.

Je ne veux pas prétendre qu'on devrait accorder le droit de grève aux ouvriers engagés dans le service public, lorsque l'arrêt du travail compromettrait la sécurité de la population. Si le bien commun interdit cet avantage aux employés municipaux, du moins qu'on leur laisse toute la latitude voulue, afin qu'ils puissent exploiter complètement leur droit d'association, et surtout qu'on ne profite pas de leur situation particulière, pour les tenir dans un état d'infériorité.

Le cas qui nous occupe est typique à ce point de vue. Il se trouve que le juge Roland Paquette, président du Conseil d'arbitrage, qui a rendu la décision dans ce différend, où se trouvent engagés la municipalité et les ouvriers, est également juge en chef de la Cour municipale et aussi président du Comité d'étude des problèmes métropolitains. Le juge Paquette touche une gratification de \$12.000, par année à titre de juge, en plus d'un salaire de \$450, par mois au Comité d'étude. Il est bien difficile d'être impartial dans de telles conditions.

Il n'est aucunement question de suspecter l'honnêteté du juge Paquette, mais on admettra facilement qu'un homme a besoin de toute la grâce d'état pour ne pas sombrer au milieu de telles tentations. Quand son revenu dépend des problèmes métropolitains. Le juge Paquette touche une gratification de \$12.000, par année à titre de juge, en plus d'un salaire de \$450, par mois au Comité d'étude. Il est bien difficile d'être impartial dans de telles conditions.

Il n'est aucunement question de suspecter l'honnêteté du juge Paquette, mais on admettra facilement qu'un homme a besoin de toute la grâce d'état pour ne pas sombrer au milieu de telles tentations. Quand son revenu dépend des problèmes métropolitains. Le juge Paquette touche une gratification de \$12.000, par année à titre de juge, en plus d'un salaire de \$450, par mois au Comité d'étude. Il est bien difficile d'être impartial dans de telles conditions.

L'appel au peuple

À L'HEURE où paraîtront ces lignes, la session fédérale sera tout probablement finie et la campagne électorale sera commencée, bien que ne soit pas encore fixée la date de l'appel au peuple. De cette consultation, le résultat ne fait aucun doute et ceux qui ne voudraient pas concéder la victoire aux libéraux n'ont qu'à consulter le dernier "poll Gallup".

Au gouvernement actuel de M. Saint-Laurent la plupart des Canadiens, individuellement et collectivement, peuvent faire plus d'un reproche. Et il y a eu le rapport Currie, dont nous reparlerons, et l'affaire Dewart. Il y a aussi que le premier ministre n'est plus très jeune, s'il reste vigoureux, et que certains de ses collègues ne sont pas particulièrement brillants.

Par contre, s'il est vrai que personne n'est irremplaçable, conservateurs et socialistes cachent soigneusement les hommes qui, dans leurs rangs, pourraient avantageusement pour le pays succéder à M. Saint-Laurent lui-même, à M. Howe à la direction économique de la nation, à M. Pearson aux affaires extérieures, à M. Paul Martin, voire à M. Claxton et à M. Abbott.

Un Canadien français ne peut oublier les propos que M. Drew, jadis, a tenus sur notre compte; il peut, certes, avoir changé d'avis; on attend encore ses explications et ses excuses. Trois de ses quatre principaux lieutenants, MM. MacDonnell, Rowe et Fleming, sont de l'On-

Le juge Paquette est peut-être un héros, prêt à sacrifier tout son revenu pour s'en tenir à la stricte justice dans le jugement qu'il a rendu au Conseil d'arbitrage; moi, cela ne me répugne pas de croire qu'il soit un surhomme ou même un saint et je ne veux aucunement réclamer sa démission.

Mais si on a pris tellement de précautions dans l'élaboration de la loi des différends ouvriers, pour s'assurer de l'impartialité et de l'intégrité du président du Conseil d'arbitrage, au point d'exiger que cette personne ne semble pas, par suite de toute influence, prévenue en faveur ou contre l'une des deux parties en cause, pourquoy, lorsqu'il s'agit d'un cas pratique, aller oublier toute prudence et confier la tâche de juger à un homme que ses fonctions lient de très près à l'employeur.

On ne pourrait concevoir la chose s'il s'agissait d'un procès où l'on jugerait un criminel; scrupuleusement, on ne prendrait alors aucun risque de commettre une injustice. Il suffit qu'il s'agisse d'un différend ouvrier pour que l'on perde aussitôt toute notion élémentaire de justice. C'est là risquer d'enlever toute confiance aux ouvriers dans nos institutions et aussi de leur donner l'impression qu'elles sont au service de certaines classes.

Les fonctionnaires municipaux, qui ne peuvent raisonnablement recourir à la grève pour protéger leurs intérêts, ont raison, non pas de suspecter l'honnêteté du juge Paquette, mais au moins d'exiger que leur cas soit étudié et jugé dans des conditions qui ne risquent pas de compromettre l'impartialité. Ce n'est pas seulement un groupe d'ouvriers qui est en cause, c'est toute la classe ouvrière, ce sont tous les travailleurs syndiqués qui demandent l'intervention du gouvernement provincial, pour que la cause soit de nouveau entendue.

Il n'est pas certain qu'on leur accorde ce privilège, précisément parce que les chefs de la C.T.C.C. sont à l'origine des revendications et chacun sait que le premier ministre n'aime pas beaucoup composer avec eux. Ils seront probablement encore traités d'agents provocateurs et accusés de faire le jeu du communisme. Chacun demeurera sur ses positions, la municipalité contente d'avoir enfin maté les ouvriers; les fonctionnaires municipaux, conscients d'avoir été frustrés.

Les seuls qui pourront se réjouir de cette situation, ce sont précisément les communistes qui observent de près les erreurs de nos dirigeants et voient toute la portée de leurs gestes égoïstes. Les seuls qui semblent se rendre compte de la révolution qui s'est opérée dans le monde ouvrier depuis quelque vingt ans dans la province de Québec, ce sont les chefs de la C.T.C.C. et les communistes. Souhaitons que les capitalistes conservent encore longtemps la liberté de choisir lequel des deux groupes ils appuieront.

Gérard GINGRAS

Lettre de Québec

Amis ou ennemis du Québec

IL y a au moins quarante ans, à la suite d'une querelle quelconque entre nationalistes de Québec et de Montréal, Jules Fournier broyait en quelques lignes un tableau piquant du Québécois moyen d'alors. "Quand il se construit trois maisons en une année à Québec, écrivait-il d'une plume moqueuse, les vieux citoyens opinent d'une tête justement satisfaite et disent: "Hein, ça marche, à Québec! Si, l'année prochaine, il s'en construit cinq, Montréal n'a qu'à se bien tenir!"

Evidemment, beaucoup d'eau a coulé sous le pont de Québec depuis cette époque homérique du journalisme québécois. Sur le même sujet, qu'écrirait aujourd'hui l'ennemi intime de Mgr Camille Roy? Sur le visage moral du Québécois d'aujourd'hui, il retrouverait sans doute quelques traits, certains tics d'autrefois qui avaient le don de lui mettre les nerfs en boule. Mais son objectivité, son honnêteté intellectuelle lui ferait sans doute admettre certains changements pour le mieux. Si l'on fait exception d'une certaine classe sociale formée de petits bourgeois dévotieux qui n'ont d'autre pâture intellectuelle que leur bulletin paroissial et "l'Action Catholique", il faut convenir que le Québécois moyen évolue rapidement dans le sens du progrès et que la traditionnelle rivalité "Québec-Montréal" ne lui dit plus rien qui vaille. A peu près complètement disparues des compétitions intellectuelles comme "Match inter-cités", cette hostilité sous-jacente surgit malgré tout parfois à l'occasion de joutes sportives au Collège, comme on a pu le constater encore l'hiver dernier...

Mais je me sens déviler malgré moi vers un sujet inépuisable et que je ne suis pas prêt à attaquer aujourd'hui de front. Je m'en excuse, mais quand j'ai commencé ce papier, j'avais la ferme intention de parler d'un problème typiquement québécois: le conflit entre les exigences de l'urbanisme et du progrès dans le Vieux-Québec. Revenons donc à nos moutons.

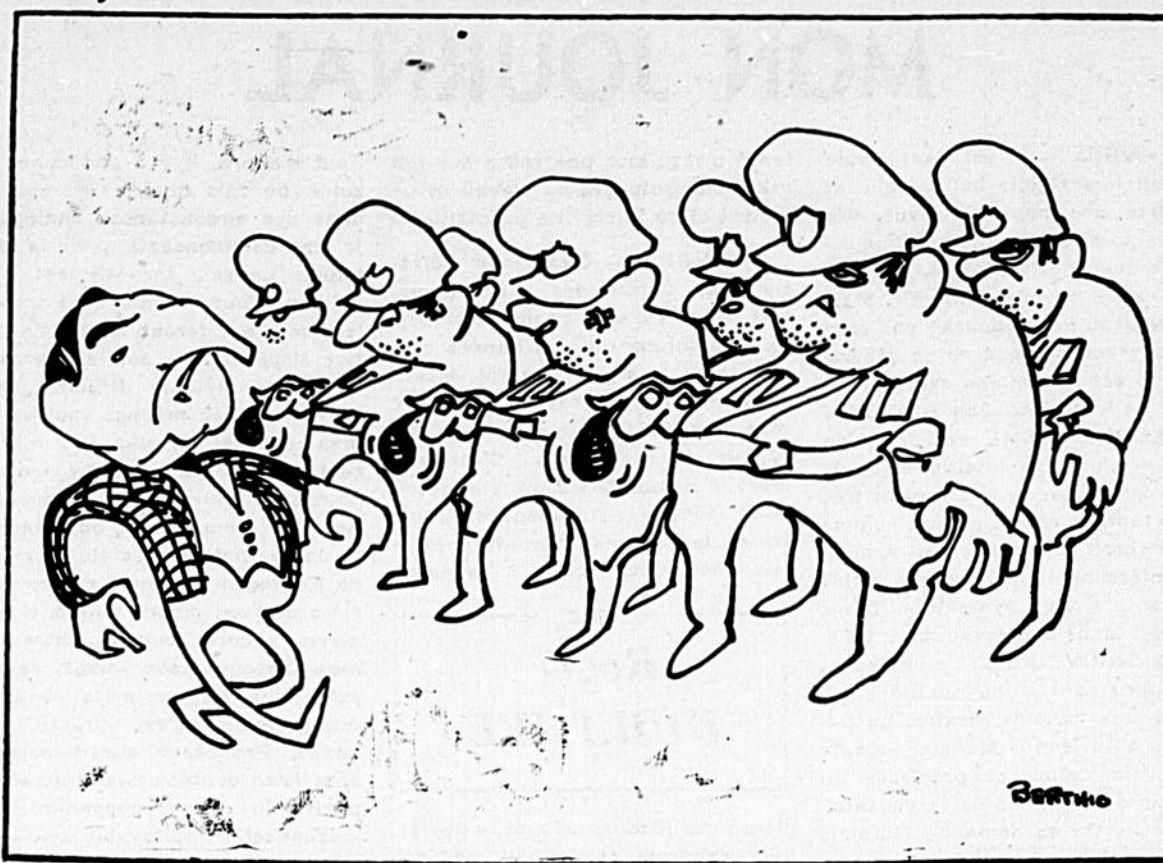
Malgré toutes les balafres et les mutilations subies depuis un demi-siècle et plus, le visage du Vieux-Québec possède encore un certain charme, un cachet particulier qui plaît aux touristes, même européens et... montréalais! (Mille excuses encore une fois!) Tous aiment déambuler dans ses petites rues étroites, tortueuses, montantes, rappelant de vieilles villes françaises de province qu'ils ont visitées, ou simplement vues sur des "cartes postales".

Quant aux Québécois eux-mêmes, la majorité ne semblent pas apprécier cette richesse à sa juste valeur; s'il en avait été autrement, devrait-on déplorer aujourd'hui la disparition graduelle de véritables joyaux historiques, tel le Collège des Jésuites, par exemple — démolie à la fin du siècle dernier pour faire place à l'hôtel de ville actuel — et l'érection d'édifices outrageusement modernes, qui "jurent" avec le caractère agréablement vieillot de la Haute-Ville?

L'incendie, l'esprit de lucre animé par un faux sens du "progrès", la négligence, l'ignorance et le vandalisme pur et simple sont responsables de tous ces changements lents qui détruisent peu à peu le charme personnel de notre vieille cité. De temps en temps, quand les entreprises des vandales deviennent trop évidentes et trop destructrices, on assiste à une levée de boucliers. Ainsi, il y a un peu plus d'un an, quand les autorités d'une institution hospitalière vieille de trois cents ans résolurent de détruire tout un pâté de vieilles maisons pour construire sur les lieux une aile nouvelle, un groupe de protestataires se constitua spontanément sous le nom d'"Amis du Vieux Québec" et mena dans les journaux un chahut des mieux "carabins". Tant et si bien que les autorités du dit hôpital n'ont pas encore osé mettre leur projet à exécution.

Cela strictement entre nous, car le premier ministre serait bien capable, pour nous faire perdre, de retarder d'une semaine l'appel au peuple...

Michel DUFRESNE



Quand Duplessis part en campagne (électorale)

entreprises de démolition auxquelles personne ne prêterait plus attention. A propos de ce projet de "rénovation" d'un secteur particulièrement pittoresque du Vieux Québec, soulignons un fait paradoxal: une institution hospitalière qui était en 1939 le troisième centenaire de son arrivée à Québec s'ingénie à détruire le cachet historique de Québec qu'elle a été l'une des premières à édifier! N'y a-t-il pas là matière à réflexion?

A la place des autorités de l'Hôtel-Dieu de Québec, je ne compterais pas trop sur les acalmies dans ce domaine. Depuis quelques années, chaque printemps ramène la question sur le tapis, car quelque syndicat local ou étranger se propose toujours d'ériger un édifice quelconque dans un endroit stratégique du Vieux Québec. Ainsi, en ce moment, les héritiers d'une famille québécoise qui a fait fortune dans l'hôtellerie cherchent à obtenir du Conseil municipal et de la Commission d'urbanisme la permission de construire face à l'hôtel de ville, sur le site d'une belle maison historique, la maison "Hossack", un hôtel moderne. La Commission d'urbanisme et surtout la Société historique de Québec (heureusement réveillée depuis un an par les initiatives hardies mais justifiées des "Amis du Vieux Québec") n'envisagent pas ce projet tout à fait d'un bon oeil.

Par contre, les marchands de "la Place de l'hôtel de ville", qui viennent tout juste de se grouper en association, soi-disant pour défendre leurs intérêts communs et conserver à cette place son cachet historique, se prononcent catégoriquement en faveur du projet, après avoir protesté contre l'installation prochaine de "parcomètres" dans les rues de la ville. Devant une attitude aussi contradictoire, on se demande où la logique va se réfugier. Si les "parcomètres" défigurent ce quartier, l'hôtellerie qu'on prévoit d'une hauteur de 93 pieds, soit à deux étages de plus que les maisons environnantes, ne se mariera pas non plus aux édifices d'alentour. Dans ce cas, pourquoi honnir les parcomètres et approuver le projet d'hôtellerie? Du strict point de vue commercial, le seul où les marchands semblent se placer en dernier ressort, les deux projets se recommandent aux yeux des partisans d'un certain "progressisme" à la mode.

Les autorités municipales sont ainsi tiraillées entre deux tendances contraires, entre lesquelles il ne semble pas y avoir de compromis possible. On affirme d'une part que Québec perdrait son attrait et ses revenus touristiques si l'on ne se souciait pas de conserver jalousement les édifices et les maisons qui ont encore quelque valeur historique. On prétend d'autre part qu'il importe avant tout d'offrir au touriste étranger toutes les commodités nécessaires dans le Vieux Québec même, afin qu'il ne s'en éloigne pas et puisse le visiter plus attentivement. Chaque argument a du bon quand on peut déceler, après examen, la part de vérité qu'il contient. Mais comment résoudre le dilemme? En attendant le jugement d'un urbanisme expert, M. Jacques Gréber, peut-être vaut-il mieux ne pas trop s'acharner sur ceux que l'on croit être les "ennemis" du Vieux Québec. Peut-être sont-ils en réalité pour lui des "amis" qui s'ignorent?

Hubert LEBLANC



"Neighbors": invention

"NEIGHBORS" est un film canadien, oeuvre de Norman McLaren de l'O.N.F. Il paraît qu'il a d'abord été refusé gaiement par les principaux distributeurs du pays. Après quoi, l'autre mois, il est allé décrocher un Oscar à Hollywood. Maintenant, c'est avec la plus grande (et tardive) fierté que le Loew's nous le présente en même temps que la "Salomé" de Rita Hayworth.

Or, ce très court métrage qu'aucune publicité n'a précédé ni accompagné vaut, à mon avis, une bonne poignée d'Anciens et Nouveaux Testaments tels qu'arrangés par ces messieurs de la côte du Pacifique. Pauvres chers et innocents distributeurs!

"Neighbors" est une moralité — genre souvent et même le plus souvent ennuyeux. Pis encore, McLaren a choisi d'illustrer l'une des plus rebattues, quoique des plus mal suivies, de toutes les injonctions: Aime ton prochain... Mais surprise et ravissement, de ce thème à sermons faciles il a tiré des images d'une force et d'une nouveauté saisissantes.

C'est une fable dont la coulée est simple et brutale comme la bêtise humaine. Deux voisins se disputent une fleur qui vient de percer sur la ligne mitoyenne de leurs jardins. Discussion amicale au début, querelle au sourire à peine forcé; puis, peu à peu, le sourire fronce les sourcils, devient rictus, le mouvement se précipite, la logique fait place aux gros mots, les injures engendrent les taloches, la bataille en règle et, pris de folie, brisant tout, piétinant le pauvre enjeu vite oublié et dépassé, les insensés s'entreteignent sur le cadavre de la petite fleur qui ne demandait qu'à leur diviser son parfum. Je ne crois pas qu'on ait jamais souligné d'un trait si bref,

"Salomé": cliché

COMMENT en ce plomb vil l'or d'un pareil budget a-t-il bien pu se changer? Quelle somme inouïe d'absence de talent n'a-t-on pas réunie pour faire si endormantes une telle histoire et de telles vedettes!

"Salomé": face à face, juste au petit matin de leur lutte à mort, c'est Rome et le Christ, l'ancien et le nouveau, la morgue impériale et la sourde révolte des occupés. Quel incomparable sujet!

C'est encore le profil sculptural de Judith Anderson (Hérodiade), la trogne ouverte à tout vice de Charles Laughton (Hérode), la majesté patriarcale de Maurice Schwartz (L'Ancien), la grosse tête ronde et sympathique de Basil Sydney (Ponce Pilate), le regard fulgurant du remarquable acteur anglais Alan Badel (saint Jean-Baptiste). Quelle distribution merveilleuse!

Et c'est le sol calciné du vieux Israël, le pas languissant du Jourdain, Jérusalem en l'an 30...

Croirait-on qu'on pût toucher à cela et employer ces gens dans la seule et unique intention de montrer que deux accouchements n'ont pas trop épaissi l'ex-madame Ali Khan!

Orgie de palais orientaux, de soldatesque, de plèbe et de vierges de harem — et dans ce déluge de figuration, un désert de vrais rôles. Pas du tout camouflé par le vacarme incessant d'une

si farouche, la stupidité de toutes les guerres grandes et petites. Et je vois bien qu'une concision aussi explosive ne se résume pas. Le film lui-même n'est qu'un schéma, ramassé comme un punch de champion. La salle réagit d'ailleurs exactement comme si elle se faisait marteler. Aux jabs souriants des premières scènes succèdent bientôt les directs incisifs du ridicule qui assombrit l'écran et pourrait l'amitié; le spectateur désorienté hésite gauchement entre le rire et l'angoisse. Et, tout à coup, prenant du champ, le ridicule fonce à un rythme effréné de quinzième round, il tuméfie, ensanglante, tue — et la foule, le souffle coupé, encaisse les images vertigineuses comme autant de coups au plexus solaire.

Le rythme: voilà la grande, l'extraordinaire originalité de cette petite production. Car, à deux acteurs en chair et en os, McLaren est parvenu à donner l'allure d'abord comiquement, ensuite atrocement inhumaine des créatures des dessins animés. Au prix de quelles patientes recherches, avec quelle incroyable minutie de bénédictin, on l'imagine sans peine. Mais je suis trop petit clerc pour en expliquer le comment.

Notons du moins que cette promptitude et cette irréalité magiques des gestes, ainsi que l'étrange harmonie qui les accompagne (c'est, dit-on, de la "musique synthétique"), nous ouvrent, en dix minutes, plus de fenêtres sur l'avenir des techniques de l'écran que toute la pellicule de série des producteurs commerciaux.

Que les 90 ou 100 lourdes et somptueuses minutes de "Salomé", par exemple, qu'il faut pourtant subir — en attendant "Neighbors"...

musique à la-voici-César, un scénario d'apprenti se revêt en geignant d'un dialogue pâteux: vingt chevilles pour chaque clou planté dur, vasouillage hiératique, banalité milliardaire.

Tous les clichés de la superproduction: galops de western, amour comme à Beverly Hills, festins d'Ivanhoe, foules de Quo Vadis... Un vrai livre de recettes qui vous susurre sans arrêt: Me savez-vous par coeur? Et dans ce fouillis, les grands interprètes donnant chacun son numéro entre les "apparitions" de la Hayworth...

La danse des voiles... Bleu électrique, jaune canari, rouge cerise: mais voici, enfin, tout un passage bien tendu, monté sur d'excellents ressorts; Salomé s'offre, Hérode est en rut, Hérodiade satanique, Jean-Baptiste condamné. La danseuse réussit-elle à sauver cette tête?

C'est pour sauver, en effet, non pour perdre le saint que se tremousse la princesse hollywoodienne. Mystère des résurrections en technicolor!

Mais on n'eût tiré d'un pareil sujet que la moitié du grand film qu'il appelle que nous permettrions volontiers à Rita de chambarder à sa guise toute l'aurore du christianisme. Eheu, Salomé!

René LEVESQUE

Les Beaux-Arts

La "Place des Artistes"

C'est le plus insolite qui soit, dans une exposition d'art, un malaise à ajouter à mes pensées. Ce qu'il y a de mondain, de froid, de conventionnel et d'artificiel gâte mon plaisir. Il me semble alors que mes goûts me sont fixés par une puissance occulte, et que j'accomplis une sorte de rite stupide.

L'art est tout autre chose : il est né de l'amour et de la science mêlés. Il traduit notre soif du nouveau, d'aventure, de liberté et de perfection. Il est tout, sauf un défilé de mondes ou un réfectoire de prison.

LA PLACE DES ARTISTES nous donne une idée de ce qui pourrait être, et possède au moins le mérite de supprimer les barrières qui séparent certains artistes ou groupes d'artistes entre eux, et celui de rapprocher l'art et le peuple.

Certains grands noms de notre peinture n'ont pas dédaigné de paraître aux côtés d'amateurs ou de nouveaux venus.

On trouve Goodridge Roberts, avec deux paysages exécutés dans sa manière habituelle, — sobre et savante; Louis Muhlstöck qui, avec LE SOUDEUR met sa technique connue et sa sensibilité au service d'une image tirée de l'industrie; Gordon Webber, qui n'a pas oublié ses rapports avec Moholy-Nagy; Marian Scott au style aisément reconnaissable, où l'arabesque et la couleur donnent vie aux spectres de l'esprit; Léon Bellefleur à l'imagination puissante et à la palette somptueuse; Georges Delrue, dont les créations en joaillerie servent et enrichissent notre époque; Borduas l'étrange et le poétique, chez qui l'instinct prend des formes et des couleurs; Pierre Gauvreau, qui se dérobe au jugement sommaire, insaisissable et magnifique; Jean-Paul Mousseau, auteur d'une œuvre non-figurative d'une grandeur évidente, décor féérique pour d'imaginaires héros.

Parmi ceux qui transposent le réel, on compte également Fernand Leduc, créateur d'un monde qui lui est particulier, fermement construit et chatoyant; Molinari, chasseur d'inédit dans TOTEM MORTEL et dans CIEL CUIT A L'OEIL; A. Beaudoin, qui fait lever des villes de rêve en des tons de fournaise ardente; Pierrette Larocque, dont les inventions imitent la flamme; Blair, intéressant auteur de figures automatistes; P. Sager, dont NIGHT FORM est un stimulant pour l'esprit; Goulet ou Goulo, qui travaille dans l'or et la braise; Jean-Paul Parent, dont LA FIANCEE DU MATIN se veut moderne à tout prix, mais n'y réussit guère; Lena, auteur de graphiques capricieux et géométriques; Piet qui, d'un pin-céau violent penche vers le décora-

tif; G. Fillon, décidément fasciné par la manière de Borduas; Gun Michon, hanté de thèmes aux allures de micro-organismes; Nathalie Perouchine, dont les dessins intitulés LEGENDE, ARTISTE LIBERE et LA GUERRE, évoquent une main fine et sensible et une imagination vive quoique un peu maladroite; Serge Phénix, où le réel se pare de tels éclats qu'il en est méconnaissable; Picard, où le réel n'est cette fois que prétexte; Marcel Barbeau, obsédé du monde des cristaux; Jean McEwen, dont les tableaux se prêtent à de nombreuses comparaisons; et enfin, Marcelle Ferron, qui se révèle en possession d'un métier extraordinaire, capable de créer en un genre peu facile la transparence et la profondeur de même que la beauté du mouvement.

Aucun des artistes que je viens de mentionner ne saurait laisser qui que ce soit indifférent. Cette longue énumération prouve que l'art abstrait IS HERE TO STAY, et que ses tenants se font de plus en plus nombreux.

par
Paul GLADU

Ceux que le réel inspire encore ne sont pas de moindre qualité. Bien qu'il me répugne de disposer en quelques mots d'œuvres qui ont coûté à leur auteur beaucoup d'amour et de soins, je dirai — un peu vite à mon gré — qu'une scène charmante et sympathique défend bien ici Ghitta Caiserman, qui doit sûrement éprouver un faible pour les personnages de la Comédie Italienne; que la naïveté d'A. Silikaitis est rafraîchissante pour nos esprits de vieux citadins; que les travaux de H. Mayerovitch ne manquent jamais de sensibilité et d'intelligence; que les décors de ville appliqués de L. Flancier manquent d'imagination mais non de lumière; que Denys Matte, de Québec, nous surprend agréablement avec ses œuvres à la déformation systématique mais indicatrice d'une sensibilité extrême; que c'est avec joie que l'on constate l'évolution de Claude Collette, vu l'an dernier au Cercle Universitaire, plein d'un talent qui risquait de mal s'employer — cette fois, éloquent et libre; que la désolation et la mélancolie qui émanent des toiles de Vita Sinuk a quelque chose de sincère et de poignant; que les Harvey manifestent un riche tempérament artistique, notamment Carmen, dont le sens d'observation est aigu; que je jouis des jeux subtils que les dessins de Suzanne Bergeron, de Québec, im-

posent à d'exquises formes humaines; que la violence de Tytus me choque et m'en impose tout à la fois; que les mondes du théâtre et de la danse sont servis avec esprit et fantaisie quand c'est par Paulette Godard; qu'un bel équilibre, qu'une belle ampleur caractérisent A. Capel; et qu'Ivan Faimel, dès son entrée sur la scène artistique, montre déjà des qualités de sensibilité, de chaleur, de sobriété et d'imagination rarement alliées.

Il faut mettre à part les conceptions bizarres et variées d'Edouard Jasmin, ce restaurateur sympathique de la rue St-Denis, dont le penchant pour la peinture trouve d'intéressantes et curieuses façons de s'exprimer; et les travaux remarquables soumis par deux jeunes d'une dizaine d'années, de Ste-Adèle — dont le manque de prétention et la simplicité font dire au bois beaucoup de choses avec peu de moyens : On songe malgré soi à l'art indien, et à son goût pour la pantomime.

Les sculpteurs

La contribution des sculpteurs est de beaucoup l'une des meilleures que j'aie vues.

A l'ordinaire — et notamment au Salon du Printemps — on trouve d'honnêtes statues dénuées d'ambition ou de nouveauté, donnant à la langue l'impression que la sculpture est mourante, sinon morte tout à fait, et que les artistes ne voient plus rien à concevoir avec ce "medium". On se perd soi-même dans les théories qui ont cours, on blâme l'architecture de ne plus faire appel à l'artiste du ciseau, on accepte presque que la sculpture ne soit plus...

Cette exposition prouve que l'occasion seule de paraître manque au sculpteur d'aujourd'hui.

Qu'on lui permette de s'exprimer comme il voudra, sans lui imposer de canons académiques, et nous verrons que son langage est aussi puissant et aussi évocateur que celui du passé!

Voici Suzanne Guitté, dont le style retenu évoque l'embryonnaire et le colossal.

Anne Kahane nous convainc — avec LE POISSON, STANDING MAN et LE GROUPE — qu'il reste des manières originales et séduisantes de tailler la matière. Rien de fruste ou d'inachevé ici!

Le moins que l'on puisse dire de Pierre Labrecque c'est qu'il n'est pas orthodoxe.

LE PREMIER OEUF, exécuté avec soin par Paul Barbaud, est un exemple de ce que peuvent le savoir et le goût unis.

Romany nous offre une EVE qui montre la mère de tous les hommes accablée par le poids de sa faute, songeuse et désespérée. Beau nu, belle conception!...

Adrien Vilandré crée des formes plastiques empreintes de grandeur. Enfin, voici une œuvre nouvelle de Robert Roussil : Une femme nue tenant son enfant d'une main, au-dessus de sa tête.

Il est difficile de comprendre l'animosité que certains éprouvent à l'égard de Roussil. Quant à moi, j'admire son métier et sa composition. J'y trouve un sens du monumental inhabitué dans notre sculpture, une liberté de mouvement et une harmonie des formes sans pareilles dans notre histoire. N'attendons point que ce soit une autre génération qui nous dise que c'était beau. Sachons voir sans parti-pris. Ne demandons point à Roussil d'imiter Maillol ou tel autre, mais permettons-lui d'être lui-même.

De toutes façons, ce nouveau groupe est superbe, et montre un Roussil plus que jamais en possession de ses moyens.

Roussil a composé un coin assez étonnant à LA PLACE DES ARTISTES : Son œuvre est entourée de dessins, de poèmes à la Prévert, et de sentences diverses. L'amateur a une chance de pénétrer dans l'antichambre de cet art, et de remonter jusqu'à l'origine d'une œuvre.

Les poètes

Une vingtaine de poètes s'ajoutent à ce que j'ai mentionné plus haut.

Des poèmes-thèses, des poèmes-mystère, des poèmes en prose et des poèmes-poèmes provoquent notre attention!

A côté d'ABSENCE DU SOMMEIL de Roland Giguère, et d'un autre poème de lui accompagné de dessins ingénieux de Gérard Tremblay — le tout d'une inspiration authentique — près d'un texte fort intéressant de N. Rolland, de poèmes libres et sensibles de Louis Paul Hamel, et d'écrits sardoniques ou frémissants de Jean-Jules Richard, il y a des œuvres de jeunes où l'on trouve toutes les caractéristiques de leur âge : d'inutiles provocations un fol enthousiasme, une profonde illusion, de la spontanéité, et un désir de brûler tout ce qui fut adoré (quitte à faire le contraire en vieillissant...).

Il est question de transformer LA PLACE DES ARTISTES (rue Ste-Catherine, à côté du théâtre Gayety) en une organisation permanente, en appliquant les principes de la coopérative.

Tous mes vœux de chance et de succès accompagnent ce mouvement.

A travers nos restaurants

"Le Petit Trianon"

Lundi : Caneton à l'orange ou Coq au vin.

Mardi : Sauté de veau Marengo.

Mercredi : Gigot rôti aux flagelolets ou Sauté Bourguignon.

Jeudi : Poularde au riz — sauce suprême.

Vendredi : Bouillabaisse — Raie au beurre noir.

Samedi : Aloyau rôti — Pâté en croûte Maison.

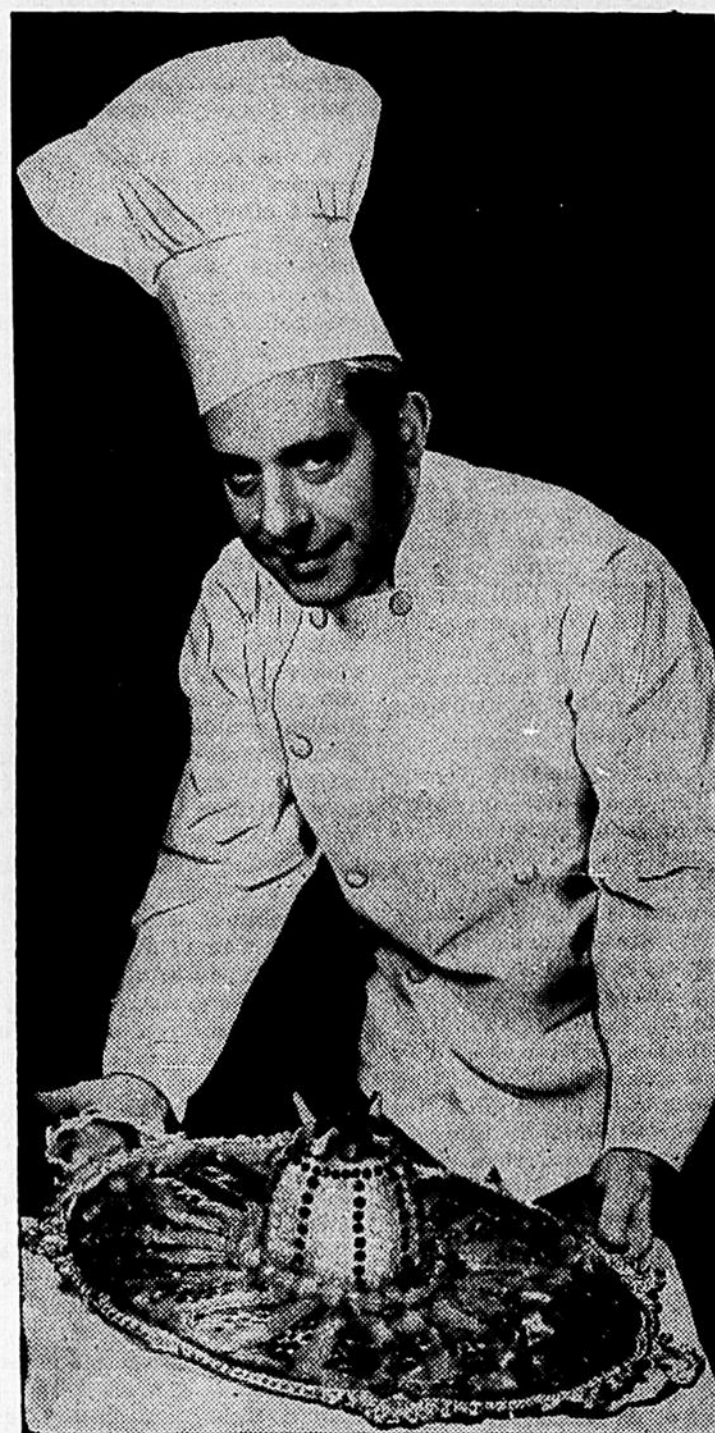
Dimanche : Paupiettes de veau au porto.

Voilà, en lettres d'or, à l'enseigne du "Petit Trianon", la gamme étincelante des plats spéciaux du jour, tous apprêtés par le chef-conseil Abel Benquet, propriétaire du restaurant, situé au 2012 rue Peel, angle Burnside. Et son épouse charmante, Madame Claude, vous y accueille avec son blond sourire de cordialité. Mieux, elle sait choisir elle-même au menu les plats qui vous conviennent, apportant ainsi la seule solution qui vaille à l'indécision traditionnelle des aspirants-gourmets. Désirez-vous un jambon braisé qu'elle vous offre aussitôt un canard à l'orange! Préférez-vous un bœuf bourguignon qu'elle ordonne un bœuf blanc! Mais il n'y a rien à dire : Mme Claude a toujours raison; du moins lui donne-t-on raison à la fin du repas...

Abel a songé aux hommes d'affaires. On déjeune si vite en Amérique! Il fallait bien adapter le menu aux nouvelles exigences; si bien que le "déjeuner d'affaires" (\$1.25) vous offre — c'est un exemple — la crème de légumes ou le consommé aux pâtes ou les jus de fruits; la raie ou l'es-calope de veau ligeoise; les pâtisseries françaises ou les glaces. Ajoutez-y le carafon de rouge ou de blanc, voire le demi ou le litre.

A l'heure du déjeuner, celui qui s'aventure au "Trianon" court la chance de rencontrer quelques grandes personnalités de notre petit milieu : Roger Duhamel y vient souvent le mercredi; Claude Melançon fréquente aussi ce lieu; d'autres encore : le journaliste Willie Chevaller; l'éditeur Pierre Tisseyre; le diplomate André Patry; le libraire Guy Boulizon; le romancier Robert Elie; le voyageur Gérard Filion; le docteur Monique Bosco; l'aviateur Yves Jasmin; l'homme d'affaires Fernand Lacroix, et plusieurs autres qui assurent à la maison son ambiance agréable...

On y dine dans les meilleures traditions culinaires, surtout si l'on vous propose les spécialités de la Maison : le steak du Chef, le confit d'oie; le steak au poivre flambé Armagnac; le poulet sauté au champagne; les cuisses de grenouille à la provençale; la soupe à l'oignon gratinée. Abel vous attend.



M. Abel Benquet, chef-conseil, et propriétaire du restaurant "Le Petit Trianon", situé à l'angle des rues Peel et Burnside.

Aux Beaux-Arts

LE Comité féminin du Musée des Beaux-Arts de Montréal, grâce à l'initiative de Mmes Laurent Gelly et Philip Osler, organise, cette année encore, une exposition-concours d'arrangements floraux pour amateurs.

Pour le citadin qui, au printemps, rêve de jardins fleuris et qui souvent doit se contenter d'une minuscule boîte à fleurs, l'Exposition du 20 mai sera la réalisation des rêves les plus audacieux. Le visiteur pourra admirer à loisirs les espèces les plus variées, sans pour cela parcourir de grandes distances.

Cet événement créant l'illusion que tout n'est que grâce et beauté sera pour chacun un enchantement. C'est au Musée des Beaux-Arts de Montréal, rue Sherbrooke ouest, que se tiendra la "fête des fleurs" dont le public montréalais a gardé un si bon souvenir.



L'apprenti-soldat apprend un métier utile et il se forme le caractère. On lui inculque le sens du devoir et du travail d'équipe. Il acquiert graduellement la fierté inhérente à la carrière militaire et l'esprit de solidarité avec les jeunes Canadiens de toutes les provinces.



Les sports sont à l'honneur chez les apprentis-soldats. Ceux-ci font de l'exercice de gymnastique et de grand air à l'âge où ils peuvent en tirer le plus grand profit. Les sports d'équipe favorisent l'éclosion d'amitiés durables et contribuent au maintien d'un bon moral chez les jeunes.

Tout jeune homme désireux de vivre la vie saine et heureuse des apprentis-soldats devrait se renseigner sans tarder. Il n'a qu'à remplir ce bulletin et à le mettre à la poste.

POUR JEUNES GENS DE 16 ANS

Perspectives d'un avenir brillant

Le Programme d'instruction à l'intention des apprentis-soldats, une initiative de l'Armée canadienne, répond en plein aux aspirations des jeunes gens de 16 ans qui songent à un métier d'avenir. Ce programme permet :

- ▶ d'apprendre un des nombreux et excellents métiers de l'Armée,
- ▶ de poursuivre des études académiques qui comportent le français, l'algèbre, la chimie, la physique et d'autres sujets,
- ▶ de se former comme soldat en passant par l'instruction de base de l'Armée.

Les apprentis-soldats ont leur habitation et leurs lieux de rassemblement distincts, sous la surveillance d'instructeurs militaires et civils spécialement préparés pour cette tâche. Le bien-être moral et physique du jeune homme est une préoccupation constante du personnel dirigeant.

Les apprentis-soldats ont droit à tous les avantages de l'Armée, y compris la pension et 30 jours de permission par année. Ils touchent la demi-solde jusqu'à l'âge de 17 ans, alors qu'ils commencent à recevoir la pleine solde.

Le Général commandant,
Région militaire du Québec,
3530 Atwater, Montréal

Veuillez s.v.p. m'envoyer la brochure
"Vers un avenir brillant".

Nom

Adresse

AS3-677

Science et technique

L'INSTITUT de Filmologie de l'Université de Paris tente une expérience intéressante : une enquête approfondie effectuée à l'aide d'appareils psychotechniques pour étudier les réactions des jeunes spectateurs des salles obscures.

Pour ce faire, la salle où sera réuni le jury-cobaye lors des projections cinématographiques sera équipée d'un magnétophone et d'un décibelmètre qui enregistreront les exclamations du jeune public. Des clichés en infra-rouges une fois révélés montreront l'attitude du public enfantin en face des scènes projetées (bouches ouvertes, yeux agrandis par l'étonnement, fronts plissés par l'angoisse, etc.). Enfin des psychogalvanomètres inscristront les réactions enfantines des enfants.

Les résultats de cette enquête psychotechnique devraient permettre, estiment les expérimentateurs, de contribuer à la création d'une filmologie enfantine.

Un vêtement destiné aux explorations polaires a été mis au point par un groupe de savants américains et canadiens.

D'une conception spéciale et recouverte de nylon, la combinaison polaire peut résister à des

froids atteignant 60°. Elle permet également un séjour prolongé dans l'eau glacée. Le prix de revient de ce vêtement est de \$325 dollars (110.000 francs environ).

Pierre LAMBERT

AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que Dame LEONA KUPRASZ, ménagère, de la Cité de Montréal, District de Montréal, fera application au Parlement du Canada pendant la prochaine session, ou la suivante, pour un Bill de Divorce contre son mari, LEO VEREMCHUK, journaliste, de la Cité et District de Montréal, dans la Province de Québec, pour cause d'adultère et de débauche.

Montréal, le 11 avril 1953.

LOUIS FREEDMAN, Q. C.,
Advocate,
20 St. James Street East,
Suite 2,
Montréal,
Attorney for Applicant.
2-9-10-23 mai 1953.

AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que LAURA SOLOW SCHWARTZ, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, ménagère, s'adressera au Parlement du Canada au cours de la présente ou prochaine session pour obtenir le divorce d'avec son époux HARRY SCHWARTZ, pour cause d'adultère.

Fait à Montréal, dans la province de Québec, le quinzième jour d'avril, A.D. mil neuf cent cinquante-trois (1953).

JOHN M. SCHLESINGER,
Procureur de la requérante,
App. 201, Edifice Hemmley,
400 St-Jacques-Ouest,
Montréal, Québec.
28 avril — 2-9-10 mai 1953

Albert Béguin parmi nous

DEPUIS la Libération, la France nous a envoyé, par le truchement de l'Alliance française surtout, toutes sortes de représentants. Nous avons eu l'embarras du choix... Quelques célébrités sur le déclin et de loquaces inconnus — ces "professionnels de la salive", dont parle Marc Blancpain — ont effectué chez nous de "brillantes" tournées de conférences. A peu près toute la gamme de dignitaires de l'histoire, de la pensée et de la plume a fait escale parmi nous : des académiciens chevronnés qui ont ressassé pour leur seul plaisir des souvenirs poussiéreux, quelques romanciers catholiques qui ont profité de leur voyage à l'oeil pour mousser les possibilités de profit de leur "marché" et des femmes-écrivains qui, comme Magali, étaient assurées d'un succès boeuf auprès d'un public de couventines et de dames sur le retour...

Mais il a fallu attendre huit ans pour serrer la main d'Albert Béguin. La réception lui a été faite à Montréal et à Québec témoignage en elle-même de la valeur de l'homme et de la soif que nous avions d'ouvrir enfin un authentique représentant de la France d'aujourd'hui. Bien que Suisse d'origine, Albert Béguin fait partie de la grande communauté intellectuelle française. Son oeuvre d'historien, d'écrivain et de critique littéraire s'intègre parfaitement dans la lignée des grands auteurs français contemporains. Confident de Bernanos, ami d'Emmanuel Mounier et continuateur de son oeuvre, le directeur d'"Esprit" est l'un de ces trop rares hommes qui apparaissent fidèles, dans la réalité, à l'image qu'on s'était faite d'eux par leurs écrits.

Quel plaisir que de le voir, quel réconfort que de l'entendre tel que nous l'avions imaginé ! A Québec il n'a passé que deux jours malheureusement ; mais deux journées bien remplies, pendant lesquelles il a été en pleine disponibilité. L'après-midi du premier jour, le mardi, 28 avril, première conférence sous les auspices de la Faculté des Sciences sociales, dans la grande salle de la Faculté de Droit (qui passera sans doute à l'histoire parce qu'elle a servi de lieu, il y a déjà quinze ans, à l'Ecole des Sciences sociales, politiques et économiques du Père Lévêque).

Avec une économie de paroles admirable, Jean-Charles Falardeau le présente à un auditoire visiblement initié à son oeuvre. Un auditoire très nombreux, formé en bonne partie d'étudiants, de professeurs religieux et laïques. Je suis entouré de nonnes à cornettes qui écoutent avec une attention littéralement... religieuse. Devant moi, le frère cadet d'un soi-disant sociologue français trop connu chez nous prend des notes avec une sorte de fièvre forcenée qui ne me dit rien de bon. Si je ne me trompe, M.C. devrait avoir bientôt un compte rendu détaillé des paroles du conférencier. Mais passons...

Pendant une heure d'horloge, il tient tous ces gens sous le charme discret de son verbe à la fois uni et prenant, fait avant tout de franchise et de simplicité directe. Albert Béguin n'est pas du tout le genre de conférencier à effets, dont l'objectif principal est de briller. Pour lui, la parole est un moyen et non une fin.

Sous le thème général, "Les idées sociales d'Emmanuel Mounier", M. Béguin rappelle d'abord les principes qui ont inspiré l'attitude de Mounier devant les problèmes sociaux de France. Il évoque ensuite son expérience, couvrant la période de 1932 à 1950, pour souligner ses premières impressions qui n'ont ensuite cessé de s'enrichir. "Dès le début, dit le conférencier, Mounier déclare la guerre à ce qu'il appelle "le désordre établi". Quand il critiquait cependant la civilisation de l'argent, son point de vue est bien différent de celui du marxisme. A Mounier, le monde de l'argent apparaît comme spirituellement maléfaisant. Du marxisme, Mounier accepte d'abord les méthodes d'analyse, sans leur reconnaître toutefois une valeur absolue. Qu'on le veuille ou non, explique M. Béguin, dans sa vie individuelle visible ou en collectivité, l'homme tombe dans les définitions du marxisme. Mounier reconnaît le marxisme comme un fait sociologique dans la France d'aujourd'hui. Mais il est, d'autre part, très explicite dans le rejet des données métaphysiques du marxisme.

L'engagement que Mounier n'a cessé de préconiser, poursuit M. Béguin, c'est l'engagement dans la liberté, bien différent consé-

quemment de l'engagement sans condition du marxisme. Le premier appel de Mounier à l'engagement s'adresse à des intellectuels dégagés. Il demande à des chrétiens de se conduire comme des citoyens nullement différents des autres dans un Etat non chrétien, d'être des citoyens loyaux, sans réticence.

Analysant la situation dans laquelle sont placés aujourd'hui les intellectuels chrétiens de France, M. Béguin déclare d'abord qu'après les espoirs déçus de 1945, il est difficile de garder le dialogue ouvert avec le communisme. Au lendemain de la libération, Mounier et ses amis ont pensé qu'il fut possible de travailler à la construction d'une France qui soit véritablement nouvelle. Et ce qui leur semblait possible leur apparaît comme un devoir. Aussi s'engagent-ils — et Mounier le premier — dans des oeuvres concrètes. C'est alors que commencent le dialogue et l'affrontement avec l'existentialisme athée et l'intégrisme catholique. Comme exemple de l'humanisme athée, M. Béguin cite Malraux avec sa vue tragique de l'histoire et sa réponse par l'Art, le seul à avoir un sens athée lyrique, pathétique. Comme autre forme de prophétisme marxiste, M. Béguin cite les poètes Eluard et René Char qui entrent dans un âge d'or terrestre. Face à toutes ces attitudes, dit le conférencier, nous ne rallions pas l'eschatologie chrétien qui méprise le temporel au seul bénéfice du spirituel. La vraie eschatologie est l'incarnation dans un temporel qui reçoit un sens...

A nos yeux et avec nos expériences, conclut M. Béguin, le continué affrontement avec un monde athée est une circonstance heureuse de notre situation. L'expérience des communautés naturelles suscite la vigilance des communautés spirituelles. Elle contraint de retourner aux sources. Il en résulte donc que l'athéisme a une certaine fécondité à notre égard, en ce sens qu'il nous empêche de glisser...

Ce résumé trop succinct et forcément fragmentaire suffit quand même, croyons-nous, à donner une idée de la forte substance dont était faite cette conférence. Il ne nous souvient pas d'avoir entendu énoncer à Québec, devant un auditoire comme celui-là, des idées aussi... hardiment chrétiennes. Il est probable, il est certain même, que certaines âmes "orthodoxes" en ont été scandalisées. Une certaine bonne presse hebdomadaire a déjà commencé à réagir dans le sens habituel, c'est-à-dire en défendant comme à plaisir les paroles et la pensée de l'héritier spirituel d'Emmanuel Mounier, en particulier sur son attitude vis-à-vis de Sartre. A cela rien d'étonnant : comment eût-il pu en être autrement ? Il y a entre certains esprits — ou plutôt entre certaines "familles d'esprits" — une opposition naturelle, congéniale presque, qui agit à la façon d'un repoussoir. Il y a ceux qui s'attachent à la lettre et en meurent ; il y a ceux qui cherchent à approfondir l'esprit et en vivent, d'une vie toujours plus intense et plus riche. Il y a les faibles qui restent figés dans "leur" vérité et qui ne veulent pas en comprendre d'autres, par crainte de devoir les approuver. Il y a les forts qui avancent toujours, parce que la lumière les attire irrésistiblement ; ils savent, eux, que comprendre n'est pas approuver, ni même justifier. Sans nul doute, Albert Béguin appartient à cette dernière espèce d'hommes. C'est pourquoi son message et sa personnalité de chrétien vivant ont pour nous une telle importance et une telle signification.

Hubert LEBLANC



Monsieur Jacques Lavigne, qui est professeur à la Faculté des sciences sociales de l'Université de Montréal, dont le livre, "L'Iniquité humaine", vient de paraître à Paris aux éditions Montaigne dans la collection "Philosophie de l'Esprit" fondée par MM. René Le Bon et Louis Lavelle.

les lettres

1953, année Rabelais

par
Roger GIRON

MIL neuf cent-cinquante-trois sera donc une "année Rabelais", comme mil neuf cent-cinquante-deux fut une "année Victor Hugo" et surtout une "année Zola". Il est des commémorations qui s'imposent et celle du quatre centième anniversaire de la mort de l'auteur de "Pantagruel" est de celles-là. Des manifestations de toute sorte vont être organisées aux lieux où vécut et mourut un des génies les plus complets de tous les temps et de tous les pays. Des expositions attesteront de la prodigieuse vitalité de son oeuvre et de l'influence qu'elle exerça tant sur le mouvement général des idées que sur la formation de la langue. Après quatre siècles, Rabelais demeure un sujet inépuisable et toujours neuf.

Quel homme fut-il au juste ? Je l'ai demandé à un livre qui n'a pas eu le succès qu'il méritait lorsqu'il parut il y a cinq ou six ans et que son auteur, aujourd'hui disparu, Stephen Valot — un journaliste qui fit beaucoup pour sa profession — avait joliment intitulé : "Regardons vivre François Rabelais" (1). Valot avait pas eu la prétention de faire un ouvrage qui pût être comparé aux célèbres travaux d'un Abel Lefranc ou d'un Jean Platard, les grands spécialistes des études rabelaisiennes ; il laisse aux érudits le soin de débrouiller les nombreux points encore obscurs d'une existence sur laquelle nous manquons étrangement de renseignements ; il n'échafaude pas de théorie définitive et nous fait grâce de ses idées personnelles sur la question. Peut-être même exagère-t-il sa discrétion et j'aurais aimé, pour ma part, qu'il accordât plus d'importance au mouvement de pensée auquel a été mêlé Rabelais. Il s'est constamment effacé derrière son modèle, composant à petites touches patientes et précises, une somptueuse figure de vitrail. J'ai un faible pour ce travail d'artisan et d'imagier.

Dès sa première phrase, Valot a conquis son lecteur. "L'Enfance de François Rabelais, bonnes gens, vous voulez savoir comment il la passa ? Eh ! ce fut "comme les enfants du pays, c'est à savoir : à boire, manger et dormir ; à manger, dormir et boire ; à dormir boire et manger". Et puis, quand il fut un peu plus grand, et qu'il fut lâché comme un jeune animal à travers prés, buissons et ruisseaux, avec le beau ciel de Touraine au-dessus de sa tête et le soleil lui chauffant les côtes, il

fit aussi ce qu'ils font tous, quand ils ont la chance d'être libres, bien portants et joyeux de leur naturel : "Toujours se vautrait par les fanges, se masquait le nez, se chauffait le visage, aculeyot ses souliers, baisait souvent aux mouches et courait volontiers après les papillons..." Et

voilà un savoureux portrait de François quand il était novice au couvent franciscain de la Baumette, aux portes d'Angers : "... un beau jeune garçon bien testonné, bien tiré, bien capouseté, bien honnête en son maintien... De bonne santé avec la face ouverte, la bouche vermeille, les yeux assurés et le regard bien assis. Seulement son nez est un peu long et fort au milieu du visage et, à Seuil, déjà ses camarades l'en raillaient, mais lui, sans se fâcher leur répondait par un dicton que lui avait appris la vieille Manon, que grand clocher n'a jamais enlaidi jol visage..."

C'est un vrai plaisir que de suivre avec ce bon guide le moine errant protégé de Geoffroy d'Estissac dans les abbayes poitevines dont la règle lui pèse et où il se lie avec quelques-uns des meilleurs esprits du temps : le poète Jean Bouchet, l'helléniste Pierre Lamy et (par correspondance) avec Erasme et Guillaume Budé, ces illustres ; puis dans ses voyages d'étude à travers un pays peu sûr : Bordeaux, Agen, Toulouse, ville de "libre recherche" où il rencontre Etienne Dolet, qui sera brûlé vif ; Orléans enfin, où il suit des leçons de Pierre de l'Es-toile. "Il y avait parmi les disciples de celui-ci un grand garçon maigre, au visage triste, qui était Picard. Il avait étudié la théologie à Paris, au collège de Montaigne, et n'en disait point de bien. Son père, qui était procureur à Noyon, et notaire du Chapitre, s'était avisé que le droit était un meilleur moyen de parvenir aux biens et aux honneurs. Il faut dire qu'entre temps il s'était brouillé avec les chanoines. Les choses allèrent même si loin qu'il fut accusé d'hérésie et excommunié. L'étudiant d'Orléans en fut fort affligé et fâché contre le clergé de Noyon. Il s'appelait Jean Cauvin, ou en latin, Calvinus. Quelques jours plus tard, Rabelais dé-

barquait à Paris et se défroquait, changeant l'habit de moine pour celui de prêtre séculier dans des circonstances mal éclaircies. Il voulait étudier. Etudier quoi ? Tout. Et d'abord, la médecine.

Trois mois plus tard, il est bachelier de la Faculté de Montpellier, une des plus réputées. La médecine n'était pas, on s'en doute, la science d'observation qu'elle est devenue, mais une branche des humanités. On l'apprenait à travers les écrits des Anciens. Rabelais fit sensation en commentant Hippocrate et Galien sur le texte grec et non sur la Vulgate latine. (Les Grecs en ce temps-là sentaient le fagot). Il n'attendit point d'avoir ses autres grades pour s'en aller se mettre en sûreté à Lyon, la ville libérale par excellence (et pas trop éloignée des frontières). Il y fut médecin de l'Hôtel-Dieu et se donna de toute son âme à ses fonctions. Il fit presque une révolution en décidant que, désormais, trois malades seulement coucheraient dans un seul lit. "Maître François s'en allait d'un lit à l'autre, écrit M. Valot, s'arrêtait à presque tous, tâta le poulx, levait du doigt la paupière pour voir comment était le blanc de l'oeil, flairait le vase où l'on avait gardé l'urine. Sur-tout, il disait à chacun une bonne parole, s'efforçait de les mettre autant que possible en gaité en riant avec eux, car il ne croyait pas que le médecin dût avoir une figure triste et austère..."

C'est à Lyon, dans les loisirs de sa tâche, que Rabelais allait composer l'épopée qui devait traverser les siècles. Un petit livre qu'on achetait sur les foires et qui s'appelait les "Grandes et inestimables chroniques du grand et énorme géant Gargantua" lui en avait donné l'idée. Naturellement, la Sorbonne s'émut de ce livre ir-respectueux et Rabelais eût peut-être connu le sort de cet Etienne Dolet qu'il avait croisé, un jour, à Toulouse, s'il n'avait bénéficié de l'appui de hauts et puissants personnages. En 1552, cependant, le "Grand Livre" est censuré. On ignore comment vécut alors Rabelais, qui fut peut-être emprisonné. La date de sa mort elle-même est controversée.

Mais la meilleure façon d'honorer un grand écrivain n'est-elle pas de s'imprégner de ses pensées ? Allons relire "Pantagruel" après quatre cents ans, on y prend toujours le même plaisir et on en peut tirer même profit.

(1) Grasset, éditeur, Paris.

En relisant "Galigai"

Du désir au dégoût

FRANÇOIS Mauriac, en quelques lignes intitulées Post-face à la fin de son dernier roman "Galigai" (1), prend le parti de s'expliquer auprès du lecteur chrétien qui pourrait être outré par ses peintures, souvent d'un réalisme bien précis tant psychologique que physique.

Pourquoi se penche-t-il, tout au long de son oeuvre si riche, et plus que jamais dans ce petit ouvrage (petit quantitativement), sur les noirceurs du monde, les passions mauvaises, les vies étroites et grotesques d'une province bien pensante et bien malaisante ? Pourquoi n'est-il pas tenté par cet autre monde, pé-nétré de la grâce, tout enveloppé de Dieu, le monde qui fait les saints et le monde qui élève les âmes ?

Et Mauriac fait son mea-culpa, fièrement. S'il décrit la laideur, c'est parce que la laideur existe, et qu'il serait d'une présomption ridicule de nier la souillure originelle. C'est surtout parce qu'il a de l'écriture une conception libre. L'homme qui crée une oeuvre d'art, dit Mauriac, a le droit de s'abreuer aux sources d'inspiration que son tempérament réclame. Il a le droit de réaliser sa vocation, tout comme le danseur de corde, tout comme le prêtre. Mauriac se juge désigné dans un monde de révolte, "pour attester la culpabilité de l'homme devant l'innocence infinie de Dieu". Et pour attester cette culpabilité, encore faut-il, évidemment, oser la décrire !

Galigai est un surnom, le souvenir de cette femme du seizième siècle, dont la volonté est restée célèbre. C'est ici le surnom d'une gouvernante, fille de race mais que Vénus n'a pas honorée de ses attributs, rongée par l'amour qu'elle n'a pas connu et dont elle voudrait éprouver les extases sur la personne du jeune Nicolas Placass. Elle, madame Agathe, représente le Désir. Le Dégoût, ce sera Nicolas, poète, garçon sentimental et rêveur, en adoration devant son camarade Gilles, pour lequel il va jusqu'à accepter un pacte odieux. Gilles aime Marie, la jeune élève de madame Agathe. Celle-ci a promis de favoriser le mariage en intervenant auprès de la famille hostile, si Nicolas... Et ce sont les doubles rencontres. Toutes de fraîcheur et d'émotions juvéniles pour le couple heureux. Mais à quelques pas, c'est la "haine des sexes", l'insurmontable répulsion de ce garçon épris d'un rêve, et qui se trouve accolé de force à un rêve sans charme, brûlant d'une volonté toute puissante,

**Faute d'espace
et non d'auteur
l'interview
littéraire
est reportée à la
semaine
prochaine.**

qui le subjugue et le tourmente cruellement. La mère de Marie, personnage typiquement antipathique, sèche, revêche, et qui a le don de détruire en une seconde, sans remords, la pensée la plus éthérée par la phrase la plus plate, va mourir, et cette mort sera la cause de la rupture du pacte. Les deux jeunes gens ne sont plus séparés par des raisons aussi autoritaires ; mais ce n'est pas vraiment pour cela que Nicolas se révolte. C'est au suprême moment, par un sursaut de lui-même, par une prise de conscience de son horrible dégoût, et il se libère violemment, lui qui s'était laissé envôlter si faiblement. Peinture d'une haine donc, peinture d'une amitié trouble, dans une petite ville où les langues semblent très travailleuses et les esprits pas absolument sains. Peinture noire, certes, où pourtant se détache une raie de lumière. Car Nicolas, après les sombres visions, s'arrête sur le parapet d'une route calme de campagne, et ce "quelqu'un" qu'il attend, enfin libéré, enfin pur, ce ne peut être que Dieu.

Il faudrait trouver des mots neufs pour vanter le style de F. Mauriac, sa précision, ses subtilités spirituelles, et ses élans de poésie. Avec "Galigai" il atteint un sommet de réalisme littéraire : la modulation des phrases suit la pensée, et elles sont ensemble brutales et acérées, souples et familières. C'est un langage sans ornements, mais riche de tout le poids des mots, langage qui met côte à côte avec une froideur cynique l'amour et la mort, la vertu et le péché. "C'est fini enfin. Je dois attendre la mise en bière. Je serai après-demain dans vos bras."

Ce doit être pour des phrases du même genre, que Mauriac a cru nécessaire la mise au point finale, destinée à ces oreilles qui ne peuvent percevoir que les syllabes pures, trempées dans l'eau de rose des romans de Dely ou de Pierre l'Ermite.

Marcelle BAZZANA

(1) Flammarion éditeur.



Wilfrid Lemoine dont LES PAS SUR TERRE viennent de paraître aux éditions Chanteclier.

Romans à paraître

LA production s'accroît à un rythme encourageant dans notre milieu. C'est ainsi que Robert Elie, en plus du roman qu'il achève, vient de terminer (ou terminera sous peu) une pièce de théâtre. Le Théâtre du Nouveau Monde s'y intéresse déjà, bien qu'aucune démarche n'ait encore été faite.

Le livre de Gabrielle Roy est attendu avec impatience. Il s'agit, dit-on, d'un roman dont l'action se déroule dans la métropole. Ses intimes disent déjà que Gabrielle Roy a enfin donné sa pleine mesure.

Le dernier ouvrage de François Hertel paraîtra bientôt à Paris. Le communiqué de l'éditeur se lit ainsi : "Un fort volume de plus de 200 pages. Contes et récits inédits. Beaucoup de fantaisie et de philosophie à la fois. Un ouvrage varié, vivant, agréable à lire. Un condensé des expériences canadiennes et européennes de l'auteur". Yves Thériault ne chôme pas non plus. Il prépare deux ouvrages, dont l'un serait une espèce de roman poétique, inspiré de l'histoire.

Enfin, Claude Gauvreau vient de terminer un roman dont plusieurs personnes averties disent beaucoup de bien. Il n'est pas impossible, du moins l'espère-t-on, que ce roman soit soumis au jury du Cercle du Livre de France.

Le dernier roman de Jean Giono

M. Jean Giono, qui vient de recevoir le million du Prix littéraire — monégasque — du prince Rainier III, a derrière lui une oeuvre considérable, on le sait. On sait aussi que l'auteur de "Que ma joie demeure", de "Batailles dans la montagne", du "Serpent d'étoiles" et de tant d'autres ouvrages imprégnés d'une sorte de libre mysticisme de la nature, a soudain changé de "manière" avec son avant-dernier roman, "Le Hussard sur le Toit". A cette chronique du choléra qui ravagea le midi de la France dans la première moitié du XIXème siècle, il devait y avoir, il y aura une suite qui demeure annoncée. Mais, en interlude, voici "Le Moulin de Pologne" (1).

Nouvelle manière, toujours. Au chantre touffu et parfois quelque peu confus des hautes terres provençales succède le narrateur concentré — parfois trop concentré — d'une aventure humaine, ou plutôt d'une multiplicité d'aventures. Il s'en déroule tellement autour de ce "Moulin de Pologne" qui est une propriété du domaine rural sis aux portes d'une petite ville non désignée, que Jean Giono, en un peu plus de deux cents pages, ne s'est pas accordé le loisir de s'y attarder. Il s'agit de catastrophes, essentiellement de morts, tragiques, subites, imprévues, qui saccagent une famille condamnée par le sort. Nous voyons se dérouler grand train ce panorama de malheurs, au long

de quatre générations. Le père, Costes, s'enfoncé un hameçon dans le doigt et meurt du tétanos, non sans avoir perdu sa femme et deux fils, expédiés d'autant plus rapidement qu'ils sont hors chronologie. Il laisse deux filles, mariées, dont l'une a elle-même une fille, Marie. Cette enfant avale une cerise de travers, étouffe et meurt, tandis que sa mère meurt de son côté en donnant le jour à un fils. L'autre fille de Costes, inquiète, juge bon de s'éloigner avec les siens d'une branche de famille si compromise devant le sort. En vain : cette autre fille, avec son mari et ses deux enfants, trouve la mort dans l'authentique catastrophe de chemin de fer qui, le 8 mai 1842, frappa la France d'horreur et où l'illustre explorateur Dumont d'Urville périt. Le frère aîné de l'enfant à la cerise disparaît ; on ne saura jamais ce qu'il est devenu.

L'un des survivants, leur père, se met à boire et devient fou. Un autre, le fils qui côûta la vie à sa mère, grandit et se marie, ce qui apporte une telle émotion à une vieille demoiselle mêlée à l'aventure qu'elle tombe dans l'escalier et se tue. L'involontaire auteur de sa perte, Jacques, a de son mariage, un fils, Jean, qui sera assassiné au coin d'un bois, et une fille, Julie, fort belle, mais à qui les persécutions de ses petites camarades donnent une maladie ner-

veuse qui la défigure. Jacques meurt subitement. Julie, un peu folle, on le serait à moins, devient cependant la femme très aimée d'un mystérieux personnage dont les singularités et l'autorité bouleversent la petite ville. Ils ont un fils, Léonce, superbe garçon qui épousera la plus ravissante, corps et âme, des jeunes filles. Toutefois, cette délicieuse Louise se verra bientôt frappée par la paralysie. Et quelques années plus tard, le beau Léonce s'enfuira, abandonnant à leur désespoir sa femme et sa mère, la pauvre Julie.

Ici s'arrête le récit que nous fait de tant de calamités un individu, contrefait et méchant, qui pénètre au coeur de tous ces drames en tant que collaborateur du mystérieux M. Joseph (dont nous avons oublié de signaler la mort, parce qu'elle fut naturelle et vint en son temps).

C'est à dessein que nous avons sèchement énuméré les faits principaux de l'intrigue du "Moulin de Pologne". La lecture, "d'un trait", de ce livre donne par moments cette impression essoufflante au lecteur, accablé par la succession des événements macabres expédiés en huit lignes ou moins encore. Il y a, heureusement, dans ce livre bizarre, autre chose. Il y a l'atmosphère balzacienne de la petite ville, la silhouette de ses habitants, quelques dé-

cors hâtivement, mais vigoureusement brossés. Il y a le caractère du narrateur, que ses fonctions apparentes un peu au brave intendait écossais, historiographe, lui aussi, de cette famille également dévorée de drames, qu'illustre "Le Maître de Ballantrae" ; mais que, d'autre part, l'amer et envieux conteur du "Moulin" est loin de ce fidèle serviteur ! Il y a une espèce d'outrance stendhalienne et balzacienne de certains incidents, qui n'est pas sans grandeur. Ainsi l'histoire parfaitement invraisemblable des deux filles de Costes que celui-ci envoie chaque jour, somptueusement parées, braver le destin en conduisant, les yeux fermés, deux chevaux fougueux attelés à un léger dog-cart. Quand elles rentrent, miraculeusement épargnées, il barre un jour son calendrier. Ainsi encore l'histoire de Julie qui, affublée d'étranges oripeaux, s'en va à un grand bal, et, toute seule, valse éperdument, offrant aux danseurs goguenards tantôt son "bon" profil, qui est charmant, et tantôt l'autre, qui est horrible.

Il y a, enfin, un style en général heureux, émouvant, rapide et bien frappé. On aurait aimé que M. Giono en usât plus longuement pour nous donner plus de détails et nous permettre de souffler entre les tragédies. De cet océan de douleurs aurait dû sourdre un roman-fléuve...

Huguette GÖDIN

(1) Gallimard, éditeur, Paris.

spectacles

Avant d'être dessinateur

Le décorateur doit être dramaturge

HALL de Radio-Canada, près du plateau de Café des Artistes. La démarche un peu timide, le regard souriant, Robert Prévost vient m'accueillir. Subitement, nous réalisons tous deux le danger de cette interview, de cette confession commandée entre gens qui se connaissent à peine. Quels impondérables peuvent empêcher tout contact, dérouter nos bonnes volontés : c'est l'heure H. Si Prévost ne parle pas, son oeuvre parle pour lui. J'ai du pain sur la planche.



Attaqué à la cafeteria, dans le brouhaha des vedettes, pressé de parler parce qu'on peut à tout moment le rappeler au travail, Prévost, exubérant, ne me prive pas de confidences.

—Ma famille s'intéressait beaucoup au théâtre. Je me souviens qu'à l'âge de 4 ans, j'avais monté avec un de mes frères une pièce sans paroles, mais avec décor mobile ! J'étais assis tenant dans la main une bouchée de pain que soudain, un oiseau manié par mon frère venait manger. C'était tout.

—Vous montiez déjà des aptitudes pour le côté plastique du théâtre. Comment avez-vous fait le saut jusqu'à la décoration ?

—Par voie détournée. Un décorateur se révèle, d'abord à lui-même, en pleine action théâtrale. Jusqu'en Belles-Lettres, j'étais intéressé à écrire pour la scène. En Versification, je commençai à monter des spectacles pour le Collège Ste-Croix. Un jour, voyant les peintures d'un confrère, l'idée me vint de faire du paysage. Le portrait, les études d'anatomie commencèrent à meubler le temps des cours ! A 17 ans, on me demanda mon premier décor. Ce qui me profita surtout, ce fut d'avoir été comédien, de connaître les exigences de mouvement et d'ambiance du comédien. Pour moi, le décorateur doit être dramaturge avant d'être dessinateur.

Prévost s'applique à rendre l'âme d'un auteur. Il l'a prouvé de façon définitive dans "Tartuffe", où il a fait abstraction de sa personnalité pour se soumettre aux exigences fonctionnelles de la pièce. Le lever du rideau de "Tartuffe" était d'une extrême sobriété, dénué de la couleur et de l'expressionnisme habituels.

—J'avais conçu pour "Tartuffe" un décor purement original, mais je me suis dit : "Si l'intérêt de l'originalité peut durer un acte, il faiblit à mesure qu'on avance, et pour moi, le décor doit être toujours présent". Comme un comédien muet qui entre en scène au début du spectacle et n'en sort qu'à la fin : il est important qu'il sache se tenir.

—Je regrette de ne plus faire de théâtre. J'étais mauvais comédien, mais j'aimais jouer, ne serait-ce que comme figurant, pour éprouver les problèmes qu'il me faut résoudre quand je fais mes décors.

—Dans votre conception du décor, vous devez rencontrer souvent des problèmes de mise en scène ? Cela vous dit quelque chose ?

—Si, j'aimerais faire de la mise en scène, mais je ne pourrais supporter qu'un décorateur me donnât les lieux. Pour moi, le décor fait partie de la mise en scène. Il faut l'imaginer en lisant la pièce.

—Les costumes sont aussi importants. En les dessinant, je cherche à exprimer la personna-

pas se dessécher en se limitant volontairement à un seul art. Il ne faut pas se vider l'âme.

—La création exige une grande richesse vitale et non un étalage d'intelligents trucs de métier. Il faut être complet pour pouvoir créer. Dynamique. Si le théâtre est une transposition, c'est transposition de la vie. Il faut donc savoir ce qu'est vivre, et qui, dans la vie, est essentiel et ce qui ne l'est pas. Expérience versus principe. Je ressens parfois une angoisse terrible lorsque je me mets à un décor nouveau. Vais-je aboutir ? A quoi vais-je aboutir ? Toujours remettre en question, se critiquer, s'amputer, rechercher le dépouillement, ne pas se permettre de concessions flatteuses. Il est tellement facile d'être pittoresque. Jamais le pittoresque ne doit contrecarrer une vérité dramatique.

Avec des tas d'idées toutes intéressantes qui découvrent un homme d'une intensité intérieure, nous sommes curieux de fouiller plus loin dans ses goûts. Grand admirateur de musique du moyen âge. "On me dit d'ailleurs que je suis un type du 15e qui aurait dû naître au 12e !" Je fais mes délices des Anciens, je ne me lasse pas de relire Montaigne, Charles d'Orléans, Villon, Rabelais. Il parle du romantisme critique de Mozart qu'il goûte particulièrement, avec Bach et Vivaldi. Malraux et Camus l'intéressent. Il a découvert récemment Ramuz et Rilke, deux étranges émigrés d'un monde de calme.

Ces goûts requièrent une solitude qui ne semble pas lui peser.

—Je ne suis pas toujours aussi loquace, c'est un coup de dé. Ou je suis intarissable ou je ne dis rien.

La chance a joué pour nous.

P. VILLENEUVE

THÉÂTRE

On part du bon pied

N'ALLONS pas tout de suite comparer la partie dramatique des Festivals de Montréal aux manifestations d'Avignon, ni même de Lyon-Charbonnières, mais avouons quand même qu'il se produit cette année un sursaut encourageant. On part du bon pied. Les critiques qui, l'an dernier, se sont abattues sur les organisateurs des Festivals, comme la misère sur le dos du pauvre monde, ne pourront plus être les mêmes cette année. Du moins sur un plan, celui du répertoire.

Le but de tout festival de ce genre devrait être, avant tout, de présenter des oeuvres véritables. Il est bien difficile, en effet, de soulever l'intérêt général, d'enthousiasmer les foules, d'attirer les étrangers, avec le "Beethoven" de René Fauchoux... On l'a compris. Tant mieux.

On verra donc à Montréal cet été, en juillet et en août, trois grandes oeuvres : "Jeanne au Bûcher" de Paul Claudel et Arthur Honegger, "Le Bourgeois Gentilhomme" de Molière et "King Lear" de Shakespeare. (Le "Bourgeois" et "Jeanne" avaient été suggérés à l'animateur des Festivals, Paul Gouin, par Jean Gascon. Mais ce dernier et le Théâtre du Nouveau Monde ne participeront pas aux spectacles de cette année, contrairement à ce qui a été annoncé.)

Pour "Jeanne au Bûcher", mystère lyrique en un prologue et dix tableaux, on a retenu les services d'une grande comédienne française, Claude Nollier, celle même qui jouait le rôle principal à l'Opéra de Paris. Le poème de Claudel met en scène, avec Jeanne, Mgr Cauchon, le frère Dominique, sainte Marguerite, sainte Catherine et la Vierge. Au chant, s'ajoutent encore des "mouvements chorégraphiques" qui, à Paris, étaient réglés par Serge Lifar. Le spectacle de cet ensemble, parlé, chanté et accompagné d'orchestre, est impressionnant et l'oeuvre, d'ailleurs bien connue aujourd'hui, est digne d'un festival.

"Le Bourgeois Gentilhomme", que René Benjamin nomme si justement "poème musical comique", a bien sa place aussi dans notre festival. La faveur dont jouit Molière ici fait que l'on peut espérer attirer beaucoup de monde sur le Mont-Royal où auront lieu les fêtes, cette année encore, semble-t-il. Le déploiement considérable qu'exige le "Bourgeois"

rend très hasardeuse sa présentation dans un de nos théâtres. Pourtant ce déploiement est d'une absolue nécessité.

A la création, qui eut lieu au château de Chambord, "notes des tailleurs, des lingiers, des perruquiers, des serruriers, des charpentiers, des tapissiers, "Le Bourgeois Gentilhomme" a coûté 49,000 livres" (de 1870). Aujourd'hui, seule la Comédie-Française peut s'offrir le luxe de présenter cette pièce dans un théâtre de proportions normales.

Molière travaillait là sur un sujet donné par le Roi lui-même et il pouvait puiser dans la cassette royale. Rien n'était trop beau pour les fêtes de Louis XIV, mais aujourd'hui les préoccupations de nos "princes" ont bien changé !

C'est Emile Legault qui fera la mise en scène et le vaste travail de coordination du "Bourgeois". Le directeur des Compagnons revient donc à ses premières amours, le théâtre, après plus d'une année d'absence. Tout le monde s'en réjouira, lui en tête sans doute.

Il ne manque pas d'esprits clairs voyants pour imaginer déjà et laisser entendre que ce spectacle marquera la résurrection des Compagnons, qui, après quinze années de travail à Montréal et à travers la province, se sont tout mystérieusement l'an dernier et dont plusieurs amateurs de théâtre ont déploré l'absence.

"King Lear" (en anglais) sera mis en scène par Pierre Dagenais. Il y a quelques années, Pierre Dagenais avait monté avec un retentissant succès le "Songe d'une nuit d'été" dans les jardins de l'Ermitage. Depuis, ses entreprises théâtrales ont connu de fortunes diverses, mais les organisateurs des Festivals se sont plu à reconnaître en lui le seul Montréalais (de langue française ou de langue anglaise) capable de diriger les représentations de "King Lear".

Enfin, il convient de dire que la seule forme de subvention au théâtre, chez nous, est celle des Festivals de Montréal. Des sommes assez importantes et en principe non récupérables, du moins dans leur totalité, seront dispensées par les trois spectacles mentionnés plus haut. Le fait vaut la peine d'être mentionné. Espérons donc de belles soirées et ne souhaitons de remords à personne. Les Festivals de Montréal ont la confiance de tous.

Eloi de GRANDMONT

musique

La fin de la saison

LA saison musicale montréalaise commence généralement en octobre et se termine en mai. Ainsi, la saison 1952-53 fut inaugurée par le récital de la pianiste Guimomar Novas, au Plateau, le 4 octobre dernier. Nous assistons, en ce moment, à ses dernières manifestations avant que ne soit abordée la saison estivale propre.

Comme il arrive toujours, le calendrier qu'un critique musical dresse en octobre se charge d'une multitude de dates de concerts et de récitals au fur et à mesure que la saison prend son vol. Dans les espaces libres laissés sur les pages d'avril et de mai, il ajoute finalement quelques concerts organisés à la dernière minute, plus particulièrement par des sociétés locales.

Ainsi, le 22 avril dernier, la messe pour le Sacre des Rois de France qui fut chantée à Notre-Dame, sous la direction du R. Père Emile Martin, coïncidait avec le passage dans la métropole de l'éminent chef de chœur de St-Eustache de Paris. En peu de temps, le Père Martin a formé une excellente chorale. L'interprétation de cette messe qui est de sa plume, mais écrite dans le style polyphonique ancien (et empruntant ici et là des thèmes de vieux auteurs), fut tout à fait brillante. Le programme du concert était toutefois trop long. On se serait volontiers passé des oeuvres de Bach et de Vienne jouées à l'orgue, ainsi que des chœurs de divers auteurs chantés par la chorale. Non point qu'elles ne fussent bien jouées par l'organiste Raymond Daveluy ou exécutées adéquatement par les chanteurs, mais le programme s'en alourdisait. On était là, après tout pour la messe du Sacre. Il ne fallait pas chanter les matines par-dessus le marché.

Gieseking

Le concert de Walter Gieseking fut, lui aussi, organisé à la dernière minute par les impresarii qui le présentèrent l'an dernier. Cette saison, Gieseking nous arrivait de New York où il avait été refusé en 1952. La presse new yorkaise fut unanime à acclamer en lui le très

grand pianiste, l'artiste remarquable qu'il est. Il nous a semblé, à nous, que ses interprétations de la musique de Debussy et de Ravel demeurent, en définitive, avec celles des Intermezzi de Brahms, ses meilleures réussites. Gieseking a fait beaucoup avec la Sonate opus 111 de Beethoven, mais sans doute pas assez ; elle touchait peu.

Le "cas" Gieseking se trouve-t-il désormais réglé ? On a beaucoup parlé de lui, pour et contre, à Montréal. Doit-on se montrer objectif en cette matière délicate, car, après tout, c'est Gieseking le musicien qui vint ici, non Gieseking l'homme à idées extra-musicales ? Ou doit-on se fier aux qu'en-dira-t-on ? Nous n'irons point chicaner ceux qui se sont obstinés, cette saison comme l'an dernier, à rester à l'écart du Plateau les soirs où Gieseking jouait. Chacun a droit à son opinion et qui sait si ces gens n'en ont pas d'excellentes... J'ai déjà rencontré un facteur de piano qui disait les choses les plus intelligentes qui soient sur Bach, qui en possédait une connaissance scientifique et esthétique fort avancée et qui, pourtant, n'aimait pas Mozart. Qui sait s'il n'avait pas, à son point de vue, au moins une excellente raison de ne point l'aimer...

Rien n'empêche que les artistes ne devraient, publiquement, jamais se mêler de d'art. C'est effrayant, quand ils se mêlent d'autres choses, ce que l'art en souffre...

Les Disciples

Le grand concert des Disciples de Massenet, au Plateau, le 27 avril, lui aussi nous arriva tard. C'était pour célébrer le 25e anniversaire de la chorale montréalaise. Au programme, comme à celui de la messe du Sacre, il y avait trop à entendre. Une première partie de musique chorale à capella, l'exécution de la messe du Couronnement de Mozart et l'audition du 4e mouvement de la 9e Symphonie de Beethoven, l'Ode à la Joie de Schiller.

C'est beaucoup pour un seul concert et, à la fin, il reste que ce que les Disciples de Massenet ont le mieux interprété est, justement, la musique chorale à capella (polyphonie et folklore) qu'ils connaissent le mieux. Pour la messe du Couronnement de Mozart, le chœur fut largement augmenté. Plus on ajoutait de chanteurs, moins on restait moztartien. L'orchestre, assez complet (où étaient les alti ?), fut souvent noyé par les chanteurs. L'Ode à la Joie se fut, elle aussi, accommodée d'une préparation plus attentive. Il est indéniable, toutefois, que les Disciples sont de beaucoup notre meilleure chorale et que M. Charles Goulet, qui les dirige depuis vingt-cinq ans, est un chef de chœur remarquable.

Au Conservatoire

Au Conservatoire de Musique de la province de Québec, le 30 avril, eut lieu ce que nous appellerons le meilleur concert de conservatoires jamais entendu à Montréal. M. Roland Leduc le dirigeait. Il insuffit à ces jeunes gens (nos musiciens de demain) un enthousiasme irrésistible. Certes, des professionnels gonflent les rangs de l'orchestre. Cela est excellent puisque les jeunes gens ont ainsi, se sentant appuyés, plus de confiance en eux-mêmes et donnent leur pleine mesure.

Roland Leduc a dirigé un programme intéressant : la Symphonie No 82, en Do majeur, de Haydn, surnommée "L'Ours" (elle est loin d'être mal léchée !), le Concerto en Fa majeur, No 4, de Haendel pour orgue et orchestre, le Concerto pour timbales et cuivres de Weinberger, la Sérénade en Do mineur, K. 388, de Mozart, dans sa version pour instruments à vent (on peut la jouer à cinq cordes) et les "Variations Symphoniques" de Franck.

L'Orchestre des Elèves du Conservatoire doit être écouté, désormais, avec l'attention sérieuse nécessaire par le jeu d'un ensemble professionnel. Une différence : ses erreurs sont charmantes, si aisément pardonnables, ce qui est rarement le cas d'un orchestre professionnel...

Jean LAZARE

Paul ROUSSEL

TÉLÉVISION

En bavardant avec Florent Forget

IL ne fait aucun doute que la télévision reste, dans une multitude de domaines, le grand problème à l'ordre du jour. Il faut nous souvenir qu'elle est officiellement née au Canada un dimanche soir de septembre 1952 et qu'elle est née à Montréal. Elle a donc un peu plus de sept mois d'existence et il faut le dire, elle est en pleine santé.

Il ne s'agit pas de rentrer dans les détails, de souligner les erreurs, les accrochages d'une production d'essai, non, car il serait mesquin et inhumain de vouloir étrangler à l'aube de sa vie un être si délicat.

En considérant les pays étrangers, lancés dans l'affaire depuis plusieurs années, dont l'Angleterre, la France et les U.S.A., nous ne pouvons qu'applaudir et encourager les efforts sans cesse renouvelés de la production canadienne. Comment ne pas lui reconnaître des qualités propres et particulières en la comparant à la standardisation américaine qui préfère un jeu commercialisé à un jeu tout court, et qui fait de la télévision une machine à sous, sans autre forme de procès.

On me pose presque journellement un tas de questions : Quels sont les projets de X ou Z ? Y a-t-il de grandes réalisations en préparation ? Va-t-on construire de nouveaux studios ? etc., etc. A chaque fois je reste muet comme la carpe, car je ne suis pas dans le secret des dieux.

Je me suis tout de même décidé à demander quelques minutes d'entretien à monsieur Florent Forget, Directeur des programmes, qui a bien voulu répondre avec le sourire aux questions parfois ennuyeuses et indiscrettes : manie professionnelle du journaliste.

La première interrogation ne l'a pas surpris :

—Comment expliquez-vous le peu d'enthousiasme du début de la part du public ?

—Il y a eu une méfiance, comme elle se produit presque inévitablement en face des choses nouvelles. Mais le principal facteur qui a agi contre la télévision canadienne a été la télévision américaine, que beaucoup de Montréalais, notamment, avaient vue à New-York.

—Dans quels milieux canadiens la télévision canadienne a-t-elle fait ses premières armes et remporté ses premières victoires ?

—C'est indiscutablement dans les milieux sociaux pauvres et moyens.

—Donc dans le peuple. Et les milieux intellectuels ?

—Pour le moment, ils n'ont pas encore montré un très grand enthousiasme. Nous avons cependant produit des spectacles de haute qualité, notamment en théâtre.

—Comment avez-vous pu contrôler ces informations ?

—Par les nombreuses lettres de téléspectateurs d'une part, par les compagnies de vente de postes d'autre part, ce qui prouve d'une façon irréfutable qu'il s'est orientée la vente, donc l'intérêt.

—En somme, vous êtes convaincu que petit à petit la télévision entrera dans tous les foyers ?

—Certainement, c'est une question de patience à vaincre.

—Quels sont actuellement les programmes appréciés du grand public ?

—Les sports. Florent Forget sourit, et il ajoute :

—Je ne veux pas dire qu'il n'y ait que cela. Les émissions d'informations, les actualités filmées, les variétés, certains théâtres obtiennent un grand succès.

—Pourquoi certains théâtres ?

—Vous savez comme moi que ce domaine particulier et difficile n'est pas toujours apprécié à sa juste valeur. Il faut aussi souligner que ce qui plaît à l'un, ne plaît pas toujours à l'autre, c'est pourquoi nous nous efforçons à présenter des genres et des auteurs d'une grande diversité. Pour le moment, le théâtre de boulevard et facile semble rallier les

cepteurs, ceci ne se serait pas produit il y a quelques mois. Forts de ces résultats, nous allons donner du Giraudoux, du Montherlant. Au début de juin, "Ondine", de Jean Giraudoux sera à l'affiche. Ce sera un événement nouveau dans notre télévision canadienne.

—Mais les inédits ? Comment se fait-il que la production en soit si limitée ?

—Pour l'instant, en théâtre, nous n'avons joué que trois auteurs : Dubé, Dufresne et vous. Nous attendons de nouveaux textes originaux écrits spécialement pour la télévision. Je sais tout le travail que cela représente pour les auteurs dramatiques, mettez-vous au travail !

—Avez-vous l'intention de reprendre des pièces jouées dans les théâtres de la métropole ?

—Oui, comme nous l'avons fait pour "La nuit du 16 janvier". Ce sera fait aussi pour "Zone" de Dubé et "Tartuffe". Beaucoup de gens des campagnes n'ont pas le loisir de pouvoir venir à la ville pour voir les pièces, la télévision leur montrera dans la distribution originale de la scène.

—Est-ce vrai que de nouveaux studios vont être construits ?

—Oui, mais pas dans l'immédiat. Des plans sont à l'étude. Nous construisons de grands studios spécialement adaptés pour les exigences de la caméra et de la mise en scène.

Toutes les minutes, la sonnerie du téléphone coupe notre conversation ; j'étais venu pour cinq minutes et voilà près d'une demi-heure que nous bavardons. Du temps qui n'est pas perdu, car tout cela est fort intéressant et délicieusement encourageant.

—Nous avons donné du Musset, du Anouilh, du Tchekov, du Molière. Récemment "Jeanne et les Juges" qui était une pièce difficile, a été accueillie avec enthousiasme dans tous les milieux ré-



Images de Louis Francoeur

Il n'est jamais facile d'interpréter un contemporain dont l'image, le son de la voix et les lignes générales de la pensée conservent sinon une actualité du moins une présence qui, en le rendant accessible à tous, ne réussit qu'à disperser le jugement. Parti à la recherche d'un portrait, on aboutit à une collection de photos. Les hommes, en effet, s'attachent plus volontiers aux légendes qu'à l'histoire; et la vérité historique elle-même est toujours relative puisqu'elle demeure soumise aux variations de la pensée, à l'usage du temps et, pour tout dire, à notre ignorance des événements. Par voie de conséquence, je vous parlerai de l'homme que j'ai connu; d'un Louis Francoeur parmi tous ceux qui peuplent encore les souvenirs de notre vie unanime.

J'avais vingt ans lorsque j'ai connu Louis Francoeur. Il venait de quitter la direction du *Journal*, un hebdomadaire politique dont l'emploi officiel était d'expliquer aux conservateurs de langue française les discours bibliques du vicomte Bennett. Excellent journaliste de combat, Francoeur, en plus de faire une lutte serrée à M. King et à l'écrasante majorité parlementaire du gouvernement Taschereau, avait l'habitude de dénoncer, à l'occasion, les poncifs les plus typiques d'une culture locale construite sur des importations américaines de mauvais goût et le conformisme des milieux qu'on appelle bien-pensants parce qu'ils répugnent aux changements comme à la spéculation intellectuelle.

Physiquement il ressemblait à sa littérature. Il avait conservé quelque chose de monacal non seulement dans son goût pour l'érudition et les descriptions bien colorées, mais jusque dans ses vêtements mal coupés qu'il remontait comme une soutane. Il était rabelaisien, sensible à tous les plaisirs et son humour bien nourri atténuait suffisamment son amertume pour qu'on lui ait fait, au lendemain de sa mort, une réputation de bon vivant.

À Québec — où le *Journal* faisait vis-à-vis au Club des Marchands — Louis Francoeur jouissait de toute la considération qu'en général les partis politiques accordent aux intellectuels avant d'être assurés du pouvoir. Ses camarades de travail, les correspondants de presse, n'attachaient qu'une importance secondaire, qu'une valeur d'actualité, à ses travaux politiques; par contre ses fantaisies verbales, la facilité et l'abondance de sa production, la pertinence de ses vues et sa connaissance de notre métier lui valaient d'être le mieux coté, dans la province de Québec, des journalistes de carrière, des vieux routiers de l'entre-deux guerres. Dans de telles conditions, il était inévitable qu'on s'interrogeât, du moins à Québec, sur les causes qui avaient amené son départ du *Journal*.

Le hasard voulut que trois ou quatre ans plus tard, j'entraî à la rédaction du *Journal* que la montée en flèche de l'Union Nationale avait transformé en quotidien et qu'on devait fusionner, en 1939, avec l'"*Événement*". La maison était dirigée par un gérant assez entreprenant qui avait survécu au départ de Francoeur. Curieux de connaître les raisons qui avaient précipité la rupture, je saisis la première occasion qui m'offrit pour lui demander comment il avait procédé. J'entends encore le ton assuré de sa voix me répondant: "J'ai dit au patron qu'il devait choisir entre

moi et Louis Francoeur. Il m'a pris".

S'il n'avait rien qui puisse le distinguer, en bien ou en mal, d'un autre gérant de journal, il était impossible, à vrai dire, de le confondre avec Louis Francoeur. Comme il avait été représentant de commerce chez les Têtes de Boule, au nord de la Mauricie, il entendait le cri. Mais je ne sais pas que la connaissance de cette langue indienne ait été pour quelque chose dans le choix du conseil d'administration.

Je mentirais si je vous disais que cette déclaration m'étonna. Le journalisme n'est pas un métier où l'on conserve longtemps son petit capital d'illusions. Quelques mois d'apprentissage m'avaient suffi pour constater qu'aux yeux des conseils d'administration le grand instrument de travail, est moins le dictionnaire Littré que le compte en banque des annonceurs et, qu'au sein de l'entreprise, la rédaction est un mal nécessaire comme les Nègres en Afrique. Mais le fait même qu'on ait préféré à Louis Francoeur un calculateur dont tout le bagage culturel avait un fort bouquet d'almanach, conservait quelque chose de suffisamment inédit pour exciter l'imagination.

Francoeur qui, à la suite du choix, était entré à l'"*Illustration*" (on prononce maintenant: "Montréal-Matin") venait de permuter à la "Patrie". (Mon ami Roger Duhamel ayant répété le même périple peu après la mort de Letellier de Saint-Just qui avait hérité des fonctions de Louis Francoeur après son départ précipité du "Canada", je me demande si la "Patrie" ne devient pas rapidement le paradis retrouvé des journalistes repentis que la politique toujours décevante a jeté sur les routes de l'exil?)

Nous étions à l'automne de 1936. La réponse du calculateur, sans m'étonner, m'avait paru suffisamment juteuse pour que je veuille en faire part à Louis Francoeur. Ma femme (qui l'avait connu alors qu'il était secrétaire de l'Opposition) l'invita à déjeuner. Nous habitions un deux pièces au premier étage d'une vieille maison construite à l'entrée de la rue des Ursulines qui, jadis, rattachait la rue Ste-Ursule à la ferme des Soeurs. Massif, écrasant la table de son poids, Louis Francoeur laissa la conversation s'engager sur les grandes et les petites misères de notre politique; pas un seul instant il ne chercha à dissimuler sa déception résignée.

La politique l'avait déçu et la littérature, au Canada français, lui paraissait un jeu artificiel ou une occupation sans lendemain. Il accueillait avec indifférence l'explication qu'on m'avait donnée de son départ du *Journal*. Et ce n'est qu'au hasard de la conversation, en cours de route et sous une forme morcelée qu'il livra toute sa pensée. En résumé cela voulait dire que nos partis politiques sont incapables d'intégrer ou d'assimiler les intellectuels. Il avait rêvé de jouer un certain rôle dans les conseils du parti qu'il avait choisi et dont il était à la fois l'ornement et le prisonnier. Mais notre politique hélas! ne réservait

ve aucun emploi à la culture des écrivains ou des journalistes qui s'imaginent naïvement que l'administration d'une province, du moins dans les conditions actuelles, requiert autre chose qu'une certaine astuce électorale et le talent relatif de percevoir des impôts.

L'actualité s'y prêtant, la conversation s'engagea sur les questions de politique étrangère. "La tragédie, me dit Francoeur, c'est que la droite est dominée par les crétins et la gauche par la crapule." Comme la majorité de nos compatriotes, il prenait pour acquis que seuls les peuples anglo-saxons sont prédisposés au parlementarisme démocratique. Sa philosophie de l'histoire l'opposait au libéralisme des Droits de l'Homme; mais il répugnait également à l'idéologie totalitaire des partis d'Extrême-droite ou du fascisme. Il était un conservateur dans le sens très large que les Anglais donnent encore à ce mot et, dans le cadre ou à l'échelle de la politique canadienne, il s'accommodait d'un parti qui avait retenu dans ses déclarations de principes quelques citations de William Pitt et de Disraeli.

Les reproches que Louis Francoeur adressait aux partis politiques canadiens constituaient, en réalité, un jugement d'ensemble sur la civilisation nord-américaine. C'est à vrai dire notre société qui n'a pas d'emploi pour les intellectuels, qui demeure d'autant plus indifférente à la production des écrivains qu'elle n'en a pas besoin. Au sein de la civilisation anglo-saxonne, l'intelligence considérée comme une vertu particulière, distincte des aptitudes et des qualités tangibles de l'individu n'a jamais paru indispensable au gouvernement de la nation, au progrès matériel du peuple et au confort moral de l'homme. Il n'y a qu'en France où l'intelligence ait été élevée au rang d'une vertu, comme chez les Grecs la beauté était la condition essentielle de votre fortune. Dans son roman *Le portrait de Dorian Gray*, Oscar Wilde nous a donné les règles qui devaient présider à la création d'une aristocratie de la beauté; mais nous savons qu'une déviation fâcheuse le conduisit éventuellement à la géologie de Reading. S'il est vrai que les Chinois ont longtemps considéré l'imbécillité comme un péché et que les Juifs doivent à leur seule intelligence d'avoir survécu aux persécutions de l'Occident, il n'en reste pas moins, que de tous les peuples qui ont influencé sa civilisation, seuls les Français étaient persuadés que l'intelligence n'était ni une excroissance de la raison ni une sorte de mal sacré incompatible avec la stabilité économique du pays et la sécurité de l'État.

Je n'avais encore, va sans dire, qu'une compréhension confuse de nos problèmes culturels, mais je sentais très nettement que la révolte de Louis Francoeur s'arrêta à mi-chemin. Sans compter que j'étais trop influencé par Olivier Asselin, trop militant, pour accepter autre chose qu'une réforme générale de nos institutions et des cadres permanents de notre politique.

Louis Francoeur m'avait toujours témoigné une grande bienveillance. Mais je n'appartenais pas au cercle de ses intimes. Quelques années plus tôt, en 1934, il avait accueilli, en la comparant au *Nigro*, la revue d'action intellectuelle, *VIVRE*, que nous avions lancée un soir de printemps. À l'époque, le fanatisme (du moins à l'échelon académique) était encore un produit d'importation et, malgré la divergence de leurs vues, Olivier Asselin, Louis Francoeur, l'abbé Groulx, Valdombre et Jean-C.

Harvey avaient accepté d'être en quelque sorte la garantie morale de notre aventure et de notre effort.

Olivier Asselin était un réformiste; il a marqué en profondeur la pensée et l'action intellectuelle de sa génération. On peut dire qu'à défaut d'une doc-

par
**Jean-Louis
GAGNON**

trine, il nous a laissé un état d'esprit. Ce qui, en définitive, est beaucoup plus durable. Francoeur — même lorsqu'il s'est trouvé à la direction d'un journal — est demeuré un journaliste de carrière, profitant de l'actualité pour faire passer la rampe à quelques unes de ses vues, mais cherchant moins à définir les éléments de sa révolte et d'un nouvel ordre politique qu'à défendre quelques principes gé-

salles de rédaction. Si la première catégorie a été illustrée par une bonne demi-douzaine de journalistes dont personne ne saurait contester la qualité et l'influence, il faut bien reconnaître que, des professionnels, seuls quelques-uns ont réussi à se faire une signature qui ait survécu à la publication de leur obituaire.

Louis Francoeur appartenait à la catégorie diminutive des journalistes professionnels qui connaissent suffisamment leur métier pour qu'ils puissent passer indifféremment du grand reportage au commentaire d'actualité, du compte-rendu dépourillé d'une séance de la Chambre à la critique d'un film. Parce qu'il avait une culture qu'on ne rencontre pas habituellement dans les salles de rédaction et qu'il fut toute sa vie un camarade de travail, Louis Francoeur est demeuré, aux yeux de la profession, non seulement un journaliste de classe, mais encore le symbole respecté d'un métier qui ne l'a pas toujours été...



néraux jugés indispensables au gouvernement des peuples et à l'intelligence des choses. Si les deux hommes, fréquemment, étaient d'accord sur le plan négatif — je songe à notre littérature de coqs de village, à l'infantilisme des Américains et à la réforme de l'enseignement — leur climat intellectuel et leurs moyens d'action étaient différents. Quelques fois parallèles, leurs routes ne suivaient pas le même itinéraire et, conséquemment, je ne crois pas qu'ils appartiennent au même chapitre de notre histoire littéraire.

Ce n'est pas sans raison que le nom de Louis Francoeur a toujours été associé à l'idée même d'une carrière féconde, bien remplie et, pour tout dire, d'une carrière couronnée de succès. Non pas qu'il ait tellement profité de sa réputation et que le journalisme lui ait valu une aisance relative. Dans la province de Québec — et plus spécialement dans les journaux de langue française — notre métier n'a jamais été particulièrement rentable. Du moins jusqu'à la fondation du *Syndicat professionnel des Journalistes*. Presque toujours, le journaliste de profession devait s'employer à d'autres besognes s'il voulait s'assurer, à défaut d'une carrière, d'un traitement généralement inférieur au salaire d'un peintre en bâtiment ou d'un vendeur de frites. Aussi lorsque je dis que, dans l'esprit de ses camarades de travail, le nom de Louis Francoeur a toujours été synonyme de succès, j'entends qu'à l'échelle de la profession, sa signature était extrêmement valorisée.

Notre métier reconnaît deux catégories bien distinctes de journalistes: ceux qui se limitent dès le commencement au commerce des idées et qui veulent être des réformateurs, et ceux qui — des chiens écrasés au commentaire politique — sont les véritables professionnels des

Le seul ennui, c'est que la popularité, la renommée de Louis Francoeur a grandi dans la mesure exacte où il s'est éloigné du journalisme pour s'en tenir à la radio. C'est le commentateur des heures noires de la deuxième guerre mondiale qui a survécu à l'usage du temps; non dans dans les salles de rédaction, mais dans les périphéries culturelles du Canada français.

Il n'est pas facile d'être un journaliste de qualité dans la province de Québec. Les conseils d'administration sont persuadés qu'en général la clientèle s'intéresse davantage aux ragots de concierges qu'à la pratique intelligente de notre métier. En surface, le tirage des journaux semble confirmer cette théorie mais la vérité nous force à dire qu'on serait bien en peine d'en faire une démonstration scientifique puisqu'on n'a jamais fourni aux lecteurs l'occasion de faire un choix. Lorsqu'un peuple a l'habitude du whisky blanc et qu'on veut lui imposer un régime lacté ou de vin de champagne, il est clair qu'on peut s'attendre à un échec d'envergure. Mais il n'est pas dit que la clientèle des journaux canadiens soit incapable de distinguer entre un alcool de qualité et un whisky frelaté.

Louis Francoeur, comme bien d'autres, avait rêvé d'un journal de classe qui soit autre chose qu'un prospectus commercial. S'il est vrai que tous les romanciers américains ont l'ambition, d'ailleurs légitime, d'écrire un jour ou l'autre le *great american novel*, on peut dire que tous les journalistes d'expression française ont gaspillé quelques jours de vacances à mettre en page un journal imaginaire conçu en fonction de l'intelligence. Mais les années passent et les créanciers viennent à bout des meilleures volontés.

Louis Francoeur n'a pas échappé à l'angoisse d'un métier qui est forcément sans grandeur

lorsqu'on vous oblige à le pratiquer dans des conditions mesquines. C'est sur un ton désabusé qu'il me dit un jour où il venait de terminer un papier sur le cinéma américain: "À mon âge, le journal dominical me suffit... Lorsqu'on est jeune, il convient de faire son apprentissage dans les agences de presse; puis il faut donner sa mesure dans les quotidiens. Mais lorsqu'on atteint un certain âge, on se résigne à l'hebdomadaire. L'almanach devrait être l'occupation des vieux journalistes qui n'ont plus leur emploi..."

J'ajoutai qu'à cette époque, Louis Francoeur avait une quarantaine d'années.

Comme la majorité des journalistes de sa génération, Louis Francoeur n'a laissé aucune oeuvre substantielle à laquelle on puisse se référer lorsqu'on veut juger de sa clairvoyance ou de sa qualité intellectuelle. A vrai dire, il n'y a eu que M. Henri Bourassa qui ait eu cette précaution. Et cela tient au fait qu'avant d'être un journaliste, le fondateur du "*Devoir*" fut un chef de parti et un doctrinaire. Pour sa part, Louis Francoeur n'a jamais éprouvé le besoin de réunir dans un livre ou deux la somme de ses points de vue. Il n'a signé qu'un seul livre et ce fut en collaboration avec le Dr Philippe Panneton. A plus d'un titre, cette littérature à la manière de Valdombre, de l'abbé Groulx, de Paul Morin et d'Henri Bourassa constitue un excellent recueil d'études critiques. Mais ces pastiches — d'ailleurs fort spirituels — servent davantage à l'étude des auteurs concernés qu'à la connaissance de Louis Francoeur. De même, la collection de ses commentaires radiophoniques est moins le *va-de-mecum* de sa pensée qu'une source de renseignements. Son érudition était vaste et la guerre lui aura fourni l'occasion de révéler à l'énorme clientèle qui suivait, de jour en jour, l'évolution des événements, toute la splendeur des villes de France occupées par l'ennemi et de ranimer, pour notre bénéfice commun, les grandes étapes d'une civilisation menacée jusque dans ses fondements. Son style familier et son élocution un peu lâche convenaient admirablement au procédé d'une chronique parlée qui lui permettait de mêler aux événements du jour quelques souvenirs personnels et la plus value d'une culture aussi riche que variée.

S'il est vrai que Louis Francoeur n'a laissé aucune oeuvre qui soit d'une consultation facile, il n'en reste pas moins qu'il s'est prononcé, au hasard de l'actualité, sur une foule de questions et que ses articles ont contribué à façonner le sentiment et la pensée de ses compatriotes. Il est intéressant de noter à ce sujet que Francoeur, Asselin et Bourassa qui, pour des raisons différentes et sans avoir recours aux mêmes moyens, ont eu à combattre en certaines occasions les procédés politiques de la majorité anglaise, étaient tous convaincus de la grandeur et de la qualité fondamentale des institutions britanniques. Henri Bourassa n'a jamais mis en doute les vertus politiques de la nation anglaise; Olivier Asselin était persuadé que, dans un monde voué aux violences totalitaires, la Grande-Bretagne et la France demeuraient le dernier asile des libertés civiles; et nous n'avons qu'à relire les dernières chroniques de Louis Francoeur pour constater qu'à ses yeux le destin même de l'Angleterre en guerre se confondait avec l'avenir de notre civilisation.

Par contre, Francoeur n'a jamais caché son mépris de l'américan way of life. Il était un homme de vieille civilisation. Sa culture était essentiellement européenne. Et lorsqu'il voulait se consoler de certaines laideurs locales, ce sont des images, des paysages, des souvenirs de Paris, de Rome et de Londres qu'il évoquait. S'il avait une grande admiration pour M. Churchill et le personnel politique du gouvernement anglais, il craignait par anticipation que le Congrès américain puisse un jour imposer ses vues et ses préjugés aux nations européennes saignées à blanc.

Avant même que l'expression fût courante, Louis Francoeur redoutait que la culture canadienne soit mise en laisse par les États-Unis. Le pourrissement du français parlé au Canada lui apparaissait d'autant moins inévitable que nous étions à la merci des films, des magazines et des touristes américains.

Un jour qu'il déjeunait à la maison, il nous raconta qu'il avait entendu dans un parc de Montréal un gamin de 8 ou 9 ans demander à un camarade de jeu d'aller "qu'ri la balle". Et comme l'autre lui avait répondu: "dis-i qu'i aille", Francoeur ajouta: "Pour une oreille française peu exercée au canadien, ce dialogue avait quelque chose de grec."

Récemment, je me suis rappelé cet amusant souvenir lorsqu'on m'a raconté une histoire du même genre; mais cette fois l'assonance grecque est remplacée par un ressemblance fort réussie avec l'algonquin ou l'iroquois. Un étranger demande à un passant de lui indiquer où se trouve l'agent de circulation. "La

police? répond l'autre, a' é' là qu'à' wache'".

La qualité de notre langue parlée, malheureusement, ne s'est pas améliorée depuis la mort de Louis Francoeur. Je suis persuadé qu'il serait horrifié en lisant dans nos journaux que le gouvernement de Chiang Kai-Shek "a nullifié" ses accords avec Moscou ou en voyant à la porte d'un établissement de commerce que les affaires continuent durant "les altérations". Que dirait-il du petit carton d'allumettes qu'on m'a remis ces jours-ci et sur lequel on a imprimé en bilingue que 1953 sera l'année de la "coronation"?

Je ne sais ce que Louis Francoeur dirait d'un tel propos, mais j'estime qu'il n'y a aucune raison pour que les honnêtes gens soient obligés d'accepter un tel massacre du français. Sans aller jusqu'à frapper d'une amende de toute compagnie commerciale qui, dans sa publicité, ferait trop fortement violence aux langues officielles du Canada, nous pourrions exiger des gouvernements qu'ils ne publient aucun journal officiel, aucune brochure et aucune annonce qui fourmillent de fautes de syntaxe ou de morphologie. Il y a quelque temps, une compagnie d'aviation, propriété du gouvernement, annonçait des tarifs de week-end en faisant dire à un client: "I'm a love-bird and I go home every week". En français, le love-bird figuratif avait été traduit littéralement par: "Je suis une peruche..." Il est inconcevable que de telles sottises puissent circuler sans soulever autre chose que des protestations.

Louis Francoeur ne se faisait aucune illusion sur la décadence du français au Canada et l'indifférence des autorités compétentes lorsqu'on leur suggère un effort de redressement. Le français est mauvais parce que, trop souvent, ceux qui l'enseignent sont les premiers à n'en pas respecter les règles et, parce qu'on est en train de nous persuader qu'il existe, par opposition au français tout court, un français canadien dont personne, va sans dire, ne connaît la syntaxe et l'étymologie.

Aux dernières années de sa vie, Francoeur avait renoncé, en quelque sorte, à la critique de nos mauvaises habitudes. Lui-même comme nous tous, en avait quelques-unes et je crois, qu'après s'être battu durant de nombreuses années et sans bénéfice tangible pour la réforme de nos institutions, il avait perdu tout désir de polémique. Il ne faut jamais oublier qu'il n'a connu la renommée qu'aux dernières années d'une vie qui n'est pas sans rapport avec la légende de l'homme à la cervelle d'or. Lorsqu'on appartient à l'élite de sa profession, qu'on alimente régulièrement la pensée d'un parti politique et qu'on se voit soudainement préféré à un ancien commis-voyageur dont toute la culture est empruntée aux annuaires de publicité, il est assez naturel que l'amertume, le mépris et l'intolérance se mêlent à vos propos.

Sa philosophie politique le situait à droite de l'histoire. A mon avis, nous pouvons lui reprocher une certaine incompréhension de notre époque et l'interprétation trop hâtive qu'il a donnée de quelques événements contemporains dont il n'a pas vu le caractère durable. L'habitude du journalisme quotidien l'avait habitué à juger rapidement des hommes et des choses et, parfois, il s'est montré hostile à certaines idées qui auraient dû normalement l'émouvoir puisqu'il était lui-même l'une des victimes d'un ordre intellectuel cristallisé dans ses clichés, dans ses conventions et ses recettes d'avancement.

Mais il est mort vengé. Il y avait plus de monde à son enterrement qu'il n'y en aura jamais aux funérailles d'un ministre ou d'un conseiller municipal fût-il, par surcroît, membre du Conseil exécutif. On lui avait sans doute reproché sa culture et son vocabulaire en lui disant qu'il était incapable de se mettre à la portée des masses. C'est généralement le grand reproche que l'on fait aux intellectuels qui veulent faire carrière dans la politique. Or on l'écouterait davantage — et tous les soirs! — que les orateurs les mieux annoncés des campagnes électorales. On ne lui reconnaissait aucune influence et, subitement, il était le plus valorisé des hommes publics. Enfin on lui avait dit que l'individu moyen, par automatisme, ne s'attachait qu'au médiocre et sa renommée était consacrée sur sa connaissance de l'histoire, de l'architecture gothique, de la géographie et des auteurs classiques.

De tous les journalistes canadiens qui sont morts depuis dix ou quinze ans, seul Louis Francoeur est disparu en pleine gloire, à l'heure dorée où son courrier du matin était aussi volumineux que celui d'une vedette de cinéma. L'événement est suffisamment remarquable pour que ses camarades de travail l'aient marqué d'une pierre blanche.

À l'époque où toute l'admiration de l'homme moyen va aux chanteurs de genre, aux rois du biceps et aux politiciens marions qui connaissent le tour du bâton, aux budgetaires, il est particulièrement agréable de songer que, pour une fois, c'est un journaliste sans situation officielle et sans titre honorifique qu'on a porté en terre, dans un extraordinaire décor de peuple, comme s'il avait commandé aux quatre vents de l'esprit.

(1) Texte d'une conférence prononcée devant le Club Musical et Littéraire de Montréal.

BRADING'S
OLD STOCK ALE

"On va mouiller ça!"
avec une

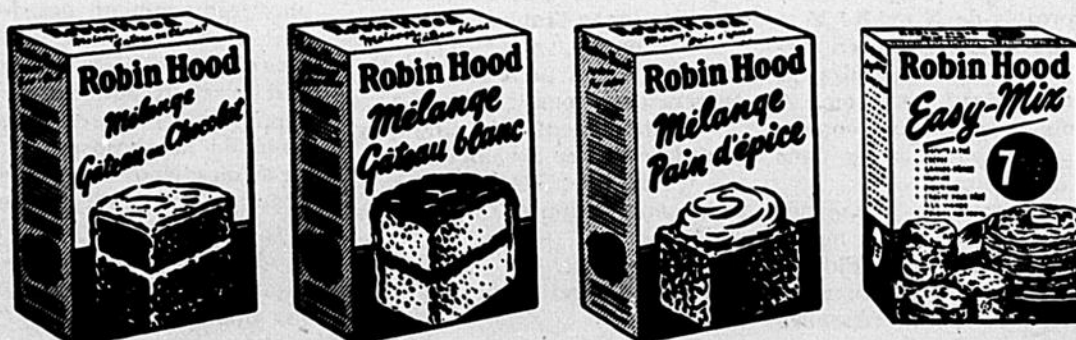
BRADING

FONDÉE EN 1695

de KUYPER
GIN

La vraie saveur de Hollande
DISTILLÉ AU CANADA

LES MÉLANGES À GÂTEAUX ROBIN HOOD



VOUS ÉPARGNEZ DU TEMPS ET DE L'ARGENT